

Le Monde

DES LIVRES

LITTÉRATURE

ESSAIS

VENDREDI 5 MARS 1999



VARGAS LLOSA

le Feuilletton
de Pierre Lepape page II



EMMANUEL BOVE

page III



MARTIN AMIS

page V

LE VIDE PARFAIT

La chronique
de Roger-Pol Droit
page VI



V^e RÉPUBLIQUE

Georgette Elgey et Jean-Marie
Colombani décrivent l'action
des principaux gouvernements
et les mutations qu'a connues
la France depuis 1958



DeLillo, la balle et la bombe

Contrairement aux apparences, c'est peut-être parce que Don DeLillo n'avait pas, en commençant *Outremonde*, le fantasme du « grand roman américain », du livre total, qu'il a si magistralement réussi cette plongée dans l'Amérique de la seconde moitié du XX^e siècle, dans le crépuscule d'un monde, une civilisation du déchet, du rejet, du recyclage. Il aurait pu se contenter de la longue nouvelle – parfaite de précision, de concision, de plaisir d'écrire – qui ouvre ce gros roman. Elle a d'ailleurs été publiée dans *Harper's* avant de devenir le prologue d'*Outremonde* sous le titre « Le Triomphe de la mort » (d'après le tableau de Pieter Bruegel qui joue un rôle non négligeable ici).

Prologue splendide. Petit concentré d'Amérique et d'humour : le baseball et la bombe. Nous sommes le 3 octobre 1951. Un match de baseball capital se joue, opposant les New York Giants aux Brooklyn Dodgers. Les Giants vont gagner, grâce au « home run » de Bobby Thomson. Des tas de gens célèbres assistent à ce match, dont J. Edgar Hoover et Frank Sinatra. Et aussi un petit garçon noir, Cotter Martin, qui s'est faufilé là et qui, à la fin, va récupérer la balle de la victoire. Pendant ce match, un agent du FBI prévient Hoover que les Soviétiques viennent d'effectuer un essai nucléaire au Kazakhstan. Le lendemain, 4 octobre, les deux nouvelles se partageront les uns des journaux.

Ce même 4 octobre, Nick Shay, l'un des héros du livre – y a-t-il des héros ? en tout cas, il est le seul personnage à parler à la première personne –, commettra un meurtre, ce qui lui vaudra un séjour en maison de correction – il est alors adolescent –, puis une rééducation chez des jésuites, dans le Minnesota (encore un détail très important dans la réflexion de Don DeLillo, d'origine italienne et catholique). Tout cela, on ne l'apprendra que bien plus tard, car après le prologue, Don DeLillo organise son récit en six parties, en partant de 1992 pour retourner vers 1951, avant de s'ar-

rêter sur un épilogue, « Das Kapital ».

Le lecteur pressé est sommé de s'accrocher, s'il le peut. Il faut suivre la narration, et aussi accepter de s'y perdre, si l'on veut avoir une chance de retrouver son chemin dans ce demi-siècle chaotique. Qui n'a pas d'humour est prié de renoncer ou de prendre, vite, des cours de rattrapage, car, fidèle à ce que fut l'Amérique – et le monde occidental – pendant ces années, le récit abonde en culs-de-sac, fausses pistes, épisodes cocasses. Pour aider son lecteur à explorer avec lui ce drôle d'univers, Don DeLillo sème nombre de petits cailloux sur le chemin. Dès la première page, une piste : « *L'ardeur à grande échelle, voilà ce qui fait l'histoire.* » L'Histoire ou l'histoire que l'on va lire, le roman ? Qui sait ? Seule certitude : *Outremonde* est le livre vers lequel les dix précédents romans de Don DeLillo convergeaient (1). C'est

Josyane Savigneau

l'entreprise, ambitieuse et périlleuse, qu'un écrivain en pleine maturité a menée à bien alors qu'il venait d'avoir soixante ans (il est né en 1936).

Don DeLillo est devenu adulte dans un monde où il fallait se demander : « Qu'est-ce qu'être américain ? Qu'est-ce qu'être soviétique ? Comment peut donc être la vie « après la bombe » ? » « *Nous avons un certain nombre de conditions d'après-guerre sans qu'il y ait eu de guerre* », dit un personnage. Comment penser les Etats-Unis et l'URSS, deux pôles d'une même volonté de puissance, qui ont maintenu un singulier équilibre, de la Guerre froide à la chute du mur de Berlin ? Comment résistait-on à l'absurdité ? En la montrant, en s'en jouant, en voyageant dans le temps « d'après la bombe » avec la balle de baseball récupérée par le petit Cotter Martin. Cette balle, dérobée par le père Martin, chômeur qui la vend pour se faire quelques sous, circule, comme une sorte de Graal, dans le roman. Elle est finalement la propriété de Nick Shay – mais est-ce bien la balle d'origine qu'a achetée ce curieux personnage, sur lequel Don DeLillo ne veut pas vraiment lever le voile ?

Pour le romancier Martin Amis, *Outremonde* est « un Don DeLillo postnucléaire », « un roman qui a abandonné l'abri pour inspecter les

dégâts » (2). Quant au critique du *Times Literary Supplement*, il décrit très justement DeLillo comme « un Whitman du XX^e siècle aux Etats-Unis » qui confirme ici son appartenance « au groupe des grands écrivains américains auxquels leur envergure permet de prendre en charge toute l'étrangeté d'une époque ». Une étrangeté dont le cinéma n'a pas vraiment réussi à rendre compte – même si plusieurs pages font référence à un supposé inédit d'Eisenstein, *Unterwelt* et à « l'autre Underworld, un film de gangsters de 1927 ». Une étrangeté qui a besoin des mots, de leurs contradictions, de leur poésie, du mélange d'invention et de souvenirs que manie magnifiquement DeLillo.

Avec lui on passe en quelques pages de l'Amérique fin de siècle des années 90 – avec SDF, tueurs en série, mensonges vidéo et sexe (malheureusement, il manque le « *Monicagate* », le livre a paru trop tôt, en octobre 1997) – à celle des *fifties* et *sixties* – avec voitures aux couleurs acidulées, mammas italiennes emmenant les enfants à la messe, combat pour les droits civiques, affaire de la baie des Cochons, assassinat de Kennedy. On quitte un trottoir de Manhattan, en 1974, alors que s'édifie le World Trade Center, pour une autre promenade dans la ville, des années auparavant, en compagnie de Klara Sax – elle deviendra une artiste postmoderne décrite savoureusement par DeLillo –, qui aime tant « *la flèche en acier ajusté du Chrysler Building et la façade sud de l'Hôtel Pierre comme une scansion de Paris vu des toits* ». Sans oublier le Bronx – où a grandi Nick, comme DeLillo – et Phoenix Arizona – où Nick vit et travaille, dans une entreprise de récupération des déchets.

On croise des militants noirs et des flics qui ont « *sorti leurs matriques et circulaient courbés parmi les manifestants qui étaient assis et repliés sur eux-mêmes, les bras par-dessus la tête* », mais aussi la drôle de faune qui assiste, le 28 novembre 1966, à New York, au « *bal en Noir et Blanc* », « un rassemblement olympien de cinq cents personnes, une fête masquée, sur invitation seulement (...) donnée par un écrivain, Truman Capote, pour un éditeur, Katherine Graham, et les données factuelles fournies par les invités combleraient sûrement le fossé de plus en plus étroit qui séparait le journalisme de la fiction ». On suit, jusqu'à sa fin tragique, Lenny Bruce, comique décapant, jetant au visage de ses

« *chers concitoyens* » : « *Nous allons tous mourir !* », « *cri vertigineux et suraigu* » dans lequel « *l'auditoire (...) peut entendre le remplacement de l'isolement humain par la ruine massive et uniforme* ».

Certainement, avec *Outremonde*, Don DeLillo a écrit le premier volet de sa « *Divine comédie* ». Il s'est précipité dans l'enfer. Mais y a-t-il encore un paradis, à l'heure du cyberspace ? « *Le cyberspace est-il une chose à l'intérieur du monde ou bien est-ce le contraire ? Lequel contient l'autre et comment peut-on en être sûr ?* » Heureusement, on pourra toujours essayer « *d'imaginer que le mot sur l'écran devient une chose réelle dans le monde, prenant tous*

« *L'ardeur à grande échelle, voilà ce qui fait l'histoire.* »
Et le romancier de le démontrer avec une magistrale plongée dans l'Amérique de la seconde moitié du siècle

ses sens (...) un mot qui de lui-même s'étend à jamais au-delors (...) ». Ce mot, Don DeLillo le propose à la dernière ligne, mais tout a déjà été dit pendant 892 pages : l'essentiel est qu'il y ait encore des mots.

Sur cette planète où tout est « *connecté* », où la conspiration est généralisée, où ce qu'on appelle l'information a mis en spectacle l'ensemble des continents, balayant tout, prenant la place des relations vraies entre les personnes, il est bon qu'il existe de « *mauvais citoyens* » (DeLillo a pris comme un compliment ce reproche qui lui fut fait un jour), des écrivains. « *C'est exactement ce que nous devons être, de mauvais citoyens* », dit Don DeLillo (4), des hommes qui affrontent leurs mots à la norme sociale, opposent la narration à « l'info » et rétablissent l'échange.

(1) En France ont été publiés : *Bruit de fond*, Libra (Stock), *Les Noms*, Chien galet, *Mao II*, Americana, *Joueurs*, *L'Etoile de Ratner* (Actes Sud). *Bruit de fond* vient de paraître en poche (Babel n° 371).

(2) *Book Review* du *New York Times* (5 octobre 1997).

(3) Paul Quinn, le 26 décembre 1997.

(4) *Le New Yorker* du 15 septembre 1997.

OUTREMONDE

(Underworld)

de Don DeLillo.

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Marianne Véron en collaboration avec Isabelle Reinharez, Actes Sud, 892 p., 169 F (25,75 €).

Mensuel. En vente chez votre marchand de journaux.

On a toujours besoin des autres pour penser par soi-même.

Nouvelle
formule
24 F

Le Monde des
DEBATS

Restez libre, cultivez votre sens critique.



Mondialistes et villageois

L'UTOPIE ARCHAÏQUE
José María Arguedas
et les fictions de l'indigénisme
de Mario Vargas Llosa.
Traduit de l'espagnol (Pérou)
par Albert Bensoussan
Gallimard, « Du monde entier »,
404 p., 160 F (24,39 €).

Avant de lire le livre de Mario Vargas Llosa sur José María Arguedas, il est recommandé d'avoir lu Arguedas lui-même. C'est une évidence ; mais quand un écrivain connu parle de l'un de ses confrères qui l'est beaucoup moins – chez nous, en tout cas –, la logique de l'inégalité l'emporte souvent sur celle du bon sens. Notre histoire littéraire est remplie de ces réputations de seconde main qu'on ne se donne même pas la peine de vérifier tant est grande l'autorité de celui qui en parle. Question de crédit.

Lisez Arguedas, donc, vous ne le regretterez pas. Pour le lire, il faudra vous contenter du peu que nous avons. De son œuvre exceptionnellement féconde – neuf volumes de romans, de contes et de poèmes, des dizaines de nouvelles, d'articles critiques, de recueils de lettres et d'ouvrages scientifiques – n'ont été traduits que trois livres : *Les Fleuves profonds*, que chacun s'accorde à considérer comme son chef-d'œuvre, *Tous sangs mêlés*, qui est un bien beau roman, même si Vargas Llosa le qualifie de « désastreux », et *L'Amante du condor*, un conte traduit du quechua (1). C'est bien maigre ; assez cependant pour nous projeter dans l'univers d'un très grand écrivain. Assez également pour apprécier le dossier ficelé par les mains expertes de Vargas Llosa.

L'auteur de *La Ville et les Chiens* a été l'ami d'Arguedas. Bien qu'il soit de vingt-cinq ans cadet, il a précédé plusieurs recueils de textes de son compatriote. Il dit qu'Arguedas « est le seul écrivain péruvien avec lequel j'ai eu une intime relation de lecteur ». Cela laisse augurer un exercice d'admiration du genre : un écrivain mondialement reconnu fait la courte échelle à l'un de ses aînés qui n'a pas eu la chance d'accéder à une semblable notoriété. La force et la beauté des livres d'Arguedas nous rendent accueillants à cette forme de promotion posthume.

Mais ça n'est pas du tout là où Vargas Llosa veut en venir. Son livre commence par le suicide d'Arguedas, le 28 novembre 1969, dans les toilettes de l'université agraire de Lima. Arguedas avait le sentiment qu'il était fini comme écrivain. Le livre de Vargas Llosa s'applique à lui donner raison : il était fini, et depuis longtemps. En fait, il s'était toujours trompé, parfois en beauté.

L'« erreur » d'Arguedas porte un nom, nous affirme son biographe : l'indigénisme. Arguedas, qui avait l'âme sensible, aimait les Indiens. C'est une réaction saine dans un pays où les classes dirigeantes font profession de les mépriser et les exploitent jusqu'à l'abrutissement. Mais Arguedas, suivant en cela un courant

Une analyse de l'œuvre de José María Arguedas, figure du mouvement indigéniste, par Mario Vargas Llosa, comme illustration de l'antagonisme qui divise les écrivains latino-américains

intellectuel à la mode dont Vargas nous raconte l'histoire, a poussé trop loin le bouchon de la compassion : il a édifié un culte à la gloire de ces indigènes dont il voulait faire le noyau de l'identité péruvienne. Il ne s'est pas contenté, inlassablement, scientifiquement, de traduire leur langue, de recueillir leurs contes et leurs musiques, d'étudier leurs religions et leurs rites, il a aussi voulu préserver tout cela de la disparition. Les modes de vie et de pensée des misérables descendants des Incas lui semblaient préférables à ceux des bourgeois de Lima qui envoient leurs enfants apprendre la gestion d'entreprise dans les *business schools* des Etats-Unis. Bref, tout en se prétendant de gauche, le brave Arguedas était réactionnaire, nationaliste, archaïque, utopique, et même un tantinet raciste. Du pavé de l'ours comme oraison funèbre.

Il y a plus grave encore, selon Vargas et son inflexible démonstration, et plus dramatique. Non seulement Arguedas s'est laissé polluer par l'idéologie – l'idéologie, ce sont les idées de l'adversaire, jamais les siennes –, mais il introduit l'idéologie et ses miasmes malsains dans ses romans. C'est le second volet de l'accusation, la seconde mâchoire de l'étau qui a étranglé le talent littéraire d'Arguedas et l'a, finalement, poussé à la mort.

On connaît la théorie, pas très nouvelle, pas très originale, de Vargas Llosa sur le roman. Le roman est une machinerie esthétique qui permet à un écrivain de donner à ses mensonges – ses fantasmes, ses pulsions, son imagination – l'illusion de la vérité. Plus l'illusion est réussie, plus la fiction se fait passer pour vraie, plus réussi est le roman. Le malheur d'Arguedas, comme

celui de tous les romanciers « naturalistes » est d'avoir voulu montrer la réalité, alors qu'il ne présentait jamais qu'une fiction de réalité, tordue et rendue inraisemblable par l'idéologie indigéniste. Au lieu de mentir, il se mentait.

Parfois, admet Vargas Llosa, la volonté réaliste est bousculée, débordée par la vitalité propre de l'auteur. Il s'abandonne à la vraie fiction ; il laisse parler son émotion, sa sensibilité d'écorché, la plainte de son enfance déchirée, les troubles de sa vie sexuelle – sur lesquels Vargas insiste, lourdement – et son tempérament d'artiste. Cela donne quelques nouvelles flamboyantes et ce grand roman qu'est *Les Fleuves profonds*. Le plus souvent, et tout au long des dix dernières années d'Arguedas, l'engagement militant de l'écrivain l'entraîne à l'échec romanesque et à l'affabulation politique.

Comme on ne veut pas croire que Mario Vargas Llosa se soit acharné par plaisir à piétiner, avec les compliments et les caresses d'usage, l'un de ses confrères disparus, il faut bien trouver à *L'Utopie archaïque* une autre nécessité. José María Arguedas est un prétexte ou, si l'on préfère un terme plus noble, une illustration. A usages multiples.

L'illustration politique est la plus manifeste, et la moins intéressante. Vargas Llosa, qui admira Arguedas l'indigéniste et Fidel Castro le marxiste, relègue l'un et l'autre dans l'enfer des utopies désastreuses, des fables obsolètes et des fantasmes archaïques. Lui est moderne ; il croit au progrès, à la grande fusion heureuse des peuples, des cultures et des énergies sous le grand soleil de la modernité et de la libre concurrence. Pourquoi pas ? Les fils d'Atahualpa en costume-cravate se disputant avec des Japonais pour faire grimper le Dow Jones, c'est un rêve qui en vaut un autre.

Le culte de la modernité politique est inséparable chez Vargas Llosa d'un culte de la modernité esthétique. Ne peut prétendre être un grand artiste que celui qui innove, qui invente des formes et qui présente sur le marché des biens culturels des produits inédits générant une plus-value. En ce sens, Arguedas et tous ses confrères en indianités ont un bon siècle de retard. Ils appartiennent aux temps anciens du bon sauvage,

des mythes nationalistes, de la pieuse retranscription des contes et légendes populaires. Ils réduisent, comme le disait Cortazar, le chant du monde à la sonorité de la flûte andine. Bref, ils ne se contentent pas d'être ringards – le crime suprême de la modernité –, ils enfoncent la littérature péruvienne dans son « retard ».

C'est, depuis longtemps, un grand sujet de polémique entre les écrivains latino-américains. En ce sens, *L'Utopie archaïque* est un document de première importance sur les formes de la féroce concurrence littéraire inaugurée par le boom du roman hispanophone d'Amérique dans les années 60. Cette explosion propulsa sur le marché international des lettres un certain nombre d'écrivains de grand talent – de Garcia Marquez à Cortazar et de Vargas Llosa à Carlos Fuentes – dont l'inspiration locale, paysanne ou urbaine se trouva aisément traduite en termes universels. L'Occident les assimila, avec bonheur. D'autres, pour des raisons qui doivent plus au hasard, aux caprices éditoriaux, à l'arbitraire de la mode et à la paresse des habitudes de lecture qu'à la valeur et au talent, demeurèrent sur la touche. Admirés dans leur pays, parfois dans leur continent, ils échouèrent sur les rivages de la consécration européenne.

Les uns et les autres bétonnèrent leurs positions. Les premiers en intégrant les valeurs et les normes de cette littérature mondiale qui les accueillait si généreusement. Ses grandes références : Proust, Joyce, Faulkner, Kafka. Son universalisme, son esthétique de l'invention, ses capitales : Paris, Londres, Barcelone, Berlin. Les seconds, quand ils ne tentèrent pas de se glisser dans la promotion, cultivèrent leur jardin national avec un ardeur renouvelée. Les « mondiaux » les contemplaient avec un soupçon d'arrogance teintée de commisération. Eux se proclamaient fièrement villageois, ancrés dans leur sol, dans leur peuple et dans sa souffrance. Les uns et les autres écrivaient de la littérature, mais le mot et la chose n'avaient plus le même sens lorsqu'on les prononçait à Harvard ou dans un bourg de la cordillère. Le mot Pérou, pas davantage, et le reste du vocabulaire.

Entre Vargas Llosa et José María Arguedas, il y a bien plus qu'un affrontement intellectuel – réduit ici à la seule opinion de Vargas et à sa parfaite aisance polémique. Il y a un monde.

(1) *Les Fleuves profonds*, paru en 1958 à Buenos-Aires, a été traduit en français en 1966 par Jean-François Reille (Gallimard, réédition dans « L'Etrangère » en 1997). *Tous sangs mêlés* (1964) a été publié par le même traducteur et chez le même éditeur en 1970. *L'Amante du condor* a été publié en 1966 aux Lettres modernes dans la collection « Passeports ». Pour les hispanophones, il existe également une remarquable édition critique du dernier roman d'Arguedas, *El Zorro de arriba y el zorro de abajo* (Le Renard d'en haut et le renard d'en bas) coordonnée par Eve-Marie Fell et portant le numéro 14 de la célèbre collection Archivos, la « Pléiade » de la littérature latino-américaine.

A l'amour, à la mort

Rebelle » selon le mot de son père, « petite rusée » à en croire sa mère, Louise de Chaulieu n'a rien d'une couvantine effacée. Elle sort de neuf années passées à l'écart du monde armée d'un esprit vif et aigu. Ses parents, surpris de trouver chez cette jeune fille une lucidité mordante dont ils font parfois les frais, ignorent qu'elle est riche d'une « éducation inconnue », celle qu'elle a eue avec son amie d'adolescence, Renée, elle s'est donnée « en raisonnant à perte de vue ». Sa tante ne s'y trompe pas : « Marquée au front du signe des élus, tu as l'orgueil qui mène également au ciel et à l'enfer. » Elle emprunte sans ciller la route qui la conduira à l'un comme à l'autre.



Figures de la Comédie

CHAILIEU LOUISE DE

née en 1805, morte en 1835. Veuve du baron de Macumer en 1829, elle épouse en secondes noces le poète Marie Gaston. Le personnage est créé pour les *Mémoires de deux jeunes mariées* : il ne sera évoqué que dans *Splendeurs et misères des courtisanes* et *Béatrix*

L.-A. BISSON/1842 - PARIS, MAISON DE BALZAC

profitent, Louise tient des propos qui ne lui ressemblent guère : « Le mariage ne saurait avoir pour base la passion, ni même l'amour. » Cet enseignement semble avoir été un peu arbitrairement arraché à une femme pour qui il n'y avait « rien de comparable aux voluptés de l'amour ». Et Balzac, qui partage avec Renée une vision presque réactionnaire du rôle de l'épouse, écrira pourtant : « J'aimerais mieux être tué par Louise que de vivre longtemps avec Renée. »

Marion Danton

Alors que Jean Pavans s'applique à faire surgir l'étrange beauté de la métropole américaine, Jean Chalon dresse la topographie de ses bonheurs hispaniques

De Detroit à Navajas

LA TRAVERSÉE AMÉRICAINE
de Jean Pavans.
Payot, 320 p., 135 F (20,58 €).

L'AMI DES ARBRES
Journal d'Espagne 1973-1998
de Jean Chalon.
Plon, 200 p., 110 F (16,76 €).

A chaque ville sa muse. Jean Pavans qui, pour rejoindre un ami, se rend à Detroit, ne peut qu'évoquer le fantôme d'une native, Clara Ward, fille d'un magnat de l'acier. En 1890, à dix-sept ans, elle épousa un foutriquet, Joseph du Riquet, prince de Caraman-Chimay, frère de la comtesse Greffulhe. Pour l'émérite traducteur d'Edith Wharton et de Henry James, on ne pouvait rêver de meilleure marraine. Pourtant, après six ans de mariage, la « princesse américaine » s'enfuit avec un violoniste tzigane de chez Maxim's, provoquant, constat d'adultère à l'appui, un énorme scandale qui suscita le dédain du baron de Charlus et les railleries de Jean Lorrain. Fait de société que l'auteur rapproche de sa propre « mythologie tribale » puisque son arrière-grand-mère paternelle quitta son époux pour un artiste de cirque.

Habitué à des villes autrement mythiques – Rome, Venise et, bien sûr, Paris – notre auteur va, passé un mouvement de recul devant l'« horreur inconcevable » de Detroit, s'appliquer à une minutieuse reconnaissance pour lui trouver « une autre forme de beauté ». L'intérêt du livre de Jean Pavans est de traquer l'envers des apparences pour y lever les raisons autant sociologiques que culturelles qui façonnent une ville ou... la détruisent. Il s'amuse des pastiches grandiloquents de l'architecture européenne, relève « l'allure de forteresse médiévale » du centre-ville hérissé de tours

surdimensionnées, auquel répond la paisible ordonnance d'un quartier résidentiel, uniformité des cottages en bois sur leur carré de pelouse. Au long de Woodwar Avenue se succèdent le siège colossal de General Motors, sex-shops, fast-foods, motels, petits commerces aux couleurs criardes mais munis de barreaux et de vitrines pare-balles.

Chemin faisant, il nous fait partager une sortie dans une salle de spectacle où il lui semble respirer l'air du Ku Klux Klan. Il épilogue sur les fantasmes sexuels au spectacle de danseurs mâles ou de ces « go go boys » dénudés dont le slip sert de tirelire aux hommages monétaires d'une audience féminine exaltée. Mais, au-delà du pittoresque de ces « choses vues », le plus intéressant reste dans la mise en parallèle argumentée que Jean Pavans établit entre le statut d'une ville de « dévastation » et son esthétique déroutant.

AMBIGUÏTÉS

A la suite des sanglantes émeutes de 1967, que suivront celles de 1984, 1985, 1986, Detroit a perdu 80 % de sa population blanche, qui est allée fonder une nouvelle banlieue prospère et champêtre en abandonnant aux Noirs un centre dévasté, où errent dealers et sans-abri, établissant ainsi un apartheid géographique, aisément contrôlable par la police.

Même si Detroit a été la première grande ville américaine à « se donner un destin noir » avec un maire de couleur, la City Beautiful vantée par les déliants destinés aux hommes d'affaires ne peut éclipser la Murder City, qui a inspiré nombre d'études sur les conflits sociaux et raciaux. Si l'on reconnaît dans les pages de Jean Pavans, de son aveu même, les émois et les surprises d'un « tourisme intime », elles brosent surtout un constat rigoureux et instructif d'une cité dont l'ambiguïté,

séduisante par moments, inquiétante à d'autres, est emblématique, illustrant « l'esprit positif et négatif de toute l'Amérique ».

Dans son « Journal d'Espagne », Jean Chalon, lui, rassemble les notes que lui ont inspirées, chaque été, de 1973 à 1998, un lieu élu où les années se confondent en une seule saison tant le bonheur qu'il y connaît reste inchangé. Chaque individu porte en lui une secrète géographie sentimentale ; l'enfant y aspire, l'adulte en reconnaît les contours pour, après avoir nomadisé, assoier ses certitudes et trouver le meilleur accord avec lui-même. Ainsi, enfant et adolescent, le natif de Carpentras, solitaire, coupé des routes de l'évasion faute de moyens de transport, contemplant-il déjà « ces Alpilles comme une inaccessible gourmandise ».

L'Espagne découverte, Jean Chalon va finir par reconnaître son « paradis terrestre » à Navajas, un petit village situé à une soixantaine de kilomètres de Valence et de Teruel. « On passe sa vie à tuer le temps, qui prend sa revanche, à la fin, en vous tuant », note l'auteur, qui connaît alors une halte refondatrice à l'abri d'un esclavage horaire, des passions réductrices, des tapageuses sollicitations d'autrui... Halte mais aussi ascèse et desquamation pour un homme qui cherche à se resituer, à prendre ses distances avec les « personnages que j'étais et que je préfère oublier » et à retrouver les « voix chères qui se sont tuées » ; Natalie Barney, Louise de Vilmorin, François Augiéras... Saison après saison, dans d'interminables promenades, l'œil aux aguets et le cœur en émoi, Chalon établit une topographie des lieux qui est le reposoir de ses rêveries, de ses ferveurs, de ses pensées discursives, de ses souvenirs, voire de ses mélancolies. Il inventorie les figures familières qui hantent les lieux, les

animaux, les plantes, les arbres, les arbres surtout, auxquels il voue un véritable culte.

« Mon rêve secret ? Pouvoir, de mon vivant, passer à l'autre vie, c'est-à-dire me fondre avec le bleu du ciel, me confondre avec le soleil pour n'être plus qu'un atome souriant, un grain de poussière dansant, une goutte de lumière qui préfère l'infini à l'éternel. Puis, revenir sur terre pour reprendre ma forme humaine... » Cette danse des atomes est aussi celle de nos cellules. S'abstraire de sa personnalité sociale pour participer, en témoin privilégié et fervent, aux « brèves métamorphoses » de la nature, c'est aussi rejoindre, pour mieux les comprendre, celles de son cœur. C'est l'enseignement implicite de ce livre d'heures sous le ciel d'Espagne.

Pierre Kyria

chaPitre.com
VOTRE LIBRAIRIE SUR INTERNET

“ @ ”
Tous
les livres français,
même les
introuvables
”

350 000 LIVRES NEUFS
ET 50 000 LIVRES INTROUVABLES

www.chapitre.com
minitel : 3615 ALIR (2,33 F/mn)
E-mail : librairie@chapitre.com
41, rue de Richelieu - 75001 Paris
Fax : (33) 1 42 97 94 96

Emmanuel Bove au crépuscule

Une édition des romans et un texte inédit publié soixante ans après sa rédaction pour redécouvrir le peintre des « malheurs sans rémission »

UN CARACTÈRE DE FEMME
d'Emmanuel Bove.
Flammarion,
166 p., 90 F (13,72 €).

ROMANS
d'Emmanuel Bove.
Édition établie
par Jean-Luc Bitton,
Flammarion, « Mille & une
pages », 1 020 p., 158 F (24,08 €).



ROGER-VOLLET

Un éditeur, Lucien Kra, lui demanda un jour de rédiger une notice biographique pour accompagner la parution de l'un de ses romans. Emmanuel Bove s'acquitta de ce pensum en livrant un petit texte dans lequel il confesse son incapacité à le remplir, « pour mille raisons dont la première est une pudeur qui m'empêche de parler de moi. » Ceux qui le fréquentèrent ont témoigné depuis de cet instinct qui le poussait à rester sur la réserve, « à la fois flegmatique et lointain », selon Philippe Soupault, soucieux d'occulter une vie privée mystérieuse « pas toujours très honnête », selon Pierre Bost. « Tout est étrange dans sa vie », confirmera le poète belge Christian Dotremont, tandis que la biographie que lui consacreront Raymond Couste et Jean-Luc Bitton sera sous-titrée « La Vie comme une ombre » (1). Bove, dont on dit aussi qu'il était la gentillesse même, aura cultivé le mystère plutôt que le mensonge, sans jamais chercher d'alibi. « Chacun a ses mots qui l'humilient », lâcha-t-il. Son œuvre, un temps condamnée au purgatoire, ne constitue-t-elle pas le testament limpide d'un innocent pourtant hanté par l'expiation ?

Que retenir d'Un caractère de femme, ce manuscrit de roman inédit (auquel il manque une page), retrouvé après la mort de sa seconde épouse, et publié par Flammarion plus de soixante ans après avoir été écrit ? D'abord

cette phrase, ô combien symptomatique du caractère secret et ténébreux de celui qui avait du sang russe (son véritable nom est Bobovnikoff) et que l'on compara maintes fois à Dostoïevski : « Il avait des excuses : sa santé, cette existence d'homme traqué beaucoup trop lourde pour son corps meurtri, la crainte de l'avenir, et sans doute une sorte de contrition imparfaite causée par la crainte d'un châtement. » On est là, entre résignation et protestation, tout près du calvaire d'Henri Duchemin, dans le roman *Henri Duchemin et ses ombres* : « Il se souvenait un peu du vieillard qui avait dit que, pour se racheter, il faut souffrir.

Mais cela ne le concernait pas, puisqu'il n'avait jamais fait de mal à personne. (2) »

Le fatalisme de la culpabilité, le pacte atavique avec le renoncement et la résignation, la permanence chez lui d'une misère « infiniment plus ontologique que matérielle » (Raymond Couste) sont au cœur de son premier roman, son chef-d'œuvre, *Mes amis*, auquel la critique avait prédit Goncourt ou Femina, en vain. « Je cherche un ami. Je crois que je ne le trouverai jamais », y écrit-il, mais au fil de ses rencontres avec des gens hostiles, au fil de ses errances d'une chambre triste à un lit froid, d'un petit débit de vin où l'on sert

des chopines à la boutique d'une mercière qui laisse la porte ouverte pour lui faire « comprendre qu'elle attend un départ », le paumé des petits matins cafardeux est surtout confronté à l'incapacité de ne pas se mettre lui-même en exil. Dans le *Journal écrit en hiver*, récit d'un désastre conjugal, il avoue avoir le sentiment qu'avec sa femme « une rupture était inévitable », et « je savais qu'elle aurait lieu par ma faute ». La littérature d'Emmanuel Bove (« Du Proust pour personnes pauvres », a écrit John Charpentier dans *Le Mercure de France* en février 1928) est une tentative d'exorciser la solitude et le marasme existentiel. « Personne ne s'intéresse à moi. On me considère comme un fou. Pourtant, je suis bon, je suis généreux », écrit-il. « Il suffit qu'une femme me regarde pour que je lui trouve un charme. »

Il y a toujours chez ce velléitaire attiré par le ratage, ce mendiant d'affection en vadrouille chez les gens de peu, une émotion. « L'univers de Bove n'est jamais désespéré, et surtout jamais "bas". Parce qu'il y a dans tout cela une qualité de cœur qui sauve tout. Il a peut-être choisi des héros médiocres, il ne les a jamais méprisés », écrivait Pierre Bost. Chez ce peintre des rencontres déchirantes et des « malheurs sans rémission », Samuel Beckett salua « le sens du détail touchant ». Peter Handke, lui, reste fasciné par la monographie poétique qu'il consacra à *Bécon-les-Bruyères*, banlieue banale parsemée de « jardins dont les feuillages prennent la poussière » : un texte « très vaste, très lumineux, à peupler par le lecteur ».

Jean-Luc Douin

- (1) Le Castor Astral, 1994.
- (2) Ce roman figure dans le volume de la collection « Mille & une pages », avec : *Mes amis*, Armand, *Bécon-les-Bruyères*, Un soir chez Blutel, La Coalition, *Cœur et visages*, *Journal écrit en hiver*, Le Piège.

Pardon posthume

Avant de mourir un homme écrit à sa fille. Avec une touchante sobriété Carol Bernstein lui répond

LA PART SECRÈTE
de Carol Bernstein.
Denoël, 128 p., 79 F (12,04 €).

Sur son lit d'hôpital, un homme qui meurt écrit à sa fille. Sa lettre est longue. Elle va et vient entre passé et avenir, entre ses propres souvenirs et ceux que, pense-t-il, son entourage conservera de lui. Elle tient de la confession, du journal intime, de la quête, de la requête... Ainsi se présente le deuxième roman de Carol Bernstein, simple et direct comme la trace d'un trajet à rebours. Comme le « chemin mystérieux » de Novalis, celui qui, peu à peu, s'enfonce « vers l'intérieur ».

Américaine d'origine, Carol Bernstein vit à Paris depuis trente ans. Cette fiction, aux accents manifestement autobiographiques, elle avoue s'être « longuement préparée » à l'écrire – seize ans séparent d'ailleurs ce récit d'un premier roman, *Le Rival invincible*, paru au Seuil en 1983. Après avoir pris de nombreuses notes « dans les deux langues », elle s'est jetée à l'eau, en français directement, ce qui ressemble à un tour de force pour un texte qui tente d'approcher la « part secrète » d'un individu.

Car, nécessité faisant loi, le héros ne peut qu'aller à l'essentiel. Son opération a raté, il se sait en sursis et se trouve « absolument seul pour la première fois de [sa vie] ». Ses pages sont d'abord le constat de cette inadmissible impuissance. Décrivant la main de son père venu le voir à l'hôpital, il note : « De cette main forte et talentueuse, je voulais davantage qu'elle ne pouvait donner. Un homme qui meurt ne peut avoir de père. Aucun homme n'est plus âgé que lui et aucun homme n'est assez fort pour le ramener parmi les vivants. »

Par petites touches, suggérant

les lâchetés, les hypocrisies des médecins, du personnel soignant ou de la famille, Carol Bernstein explore les raisons qui font que « mourir est un sale secret que personne ne veut connaître ». Mais c'est lorsqu'il s'exprime en son nom de père que son personnage est le plus touchant. Parce que « les morts sont si lourds à porter » qu'ils « rendent les vivants fous », son message est, plus qu'une « leçon de deuil », une demande de pardon envers cette petite fille qui n'a pas deux ans. « De la tromperie tu as déjà fait l'expérience. (...) Mais bientôt, ce sera moi le trompeur. Chaque homme qui meurt est un trompeur, un fourbe. Il se reprend, il reprend tout ce qu'il avait offert pour toujours (...). Je t'ai dit que je t'aimais, mais je te laisserai derrière moi comme un jouet cassé. Je t'ai dit que je te protégerais toujours, que je te consolerais (...). Mais bientôt tout ce que j'ai dit sera mensonge. Les pires mensonges qui soient : ceux qui avaient été, un temps, vérités. »

D'où ces questions lancinantes : cette enfant qui affrontera la mort avant d'en connaître le nom, quelle personne deviendra-t-elle ? Chaque mot d'amour la remplira-t-elle de doute ? Aura-t-elle « honte d'avoir été trahie » ? Et si déjà cette disparition, ce silence inexplicables avaient commencé à « infecter [s]es pensées » ?

« Un père doit être pleuré pour pouvoir reposer en paix. Il doit être pleuré par ses enfants pour qu'eux puissent vivre en paix », écrit Carol Bernstein. Au fond, ce court récit est tout entier ordonné autour de cette – impossible ? – paix et de ses corollaires : sérénité, rédemption, réconciliation, consolation... Rien de grandiloquent dans tout cela. Le plus émouvant réside dans le ton de Carol Bernstein, dans ce message sobre et direct qui peut se lire aussi, des années plus tard, comme la réponse d'une fille à un père disparu.

Florence Noiville

Charneux en lui-même

Une traversée âpre au cœur de l'enfance et d'une conscience qui s'éveille dans le deuil et les tragédies

L'ENFANT DE LA PLUIE
d'Olivier Charneux.
Seuil, 140 p., 79 F (12,4 €).

Les romans d'Olivier Charneux ont toujours été des voyages, en forme de fugues parfois meurtrières, vers le Grand Nord, comme dans *Les Dernières Volontés* ou vers une station déserte, en hiver, de la côte Atlantique comme dans *La Grande Vie*. Aujourd'hui, c'est un voyage de retour en lui-même qu'il accomplit : le ton est plus direct, plus âpre, presque brutal parfois, empreint d'une force désespérée, inédite chez lui. Il a le courage de se confronter à un événement terrible : la mort de son père, qui s'est suicidé, alors qu'il n'avait que cinq ans, un jour de fête foraine à Charleville-Mézières. Il se demande d'abord : « Pourquoi ? », mais cette interrogation restera sans réponse, la question semble s'éteindre au fil des pages, ajoutant ainsi au mystère sombre du livre, comme si l'auteur ne tenait pas vraiment à résoudre l'énigme, préférant continuer à respecter la décision, la liberté de son père.

Et il tente surtout de reconstituer, d'éclaircir, d'encadrer en lançant des dates tremblées le temps du deuil immédiat. Il l'avait vécu dans un état d'irréalité désemparée, dans un climat de demi-mensonge où, glanant quelques paroles, épiant tous les déplacements nocturnes dans la maison, il était devenu « l'ami de l'ombre et du double jeu ». Olivier Charneux réussit à retrouver, à force de courage simple, de sensations nues, le regard de l'enfant qui, avec un mélange de lucidité secrète et de candeur protectrice et têtue, rôdait autour de la vérité. Ce qui l'a sauvé alors, c'est sa volonté : volonté

de vivre déjà sa propre vie, de se créer un espace imaginaire en construisant des manèges en Lego, en inventant des fêtes foraines qui n'auraient pas de fin – en gardant intact l'éblouissement qu'il avait devant son père lorsqu'il l'accompagnait dans sa tâche de charpentier-couvreur et le voyait monter sur les toits où il semblait « s'entraîner à affronter le ciel sans le souci d'en bas » : les pages consacrées au souvenir de ces ascensions sont les plus lumineuses.

Malgré tous ses efforts pour se bâtir des refuges, son désir de ne pas apparaître différent – en oubliant notamment le calvaire des fiches à remplir à l'école –, il reste – comme si la vie s'ingéniait, pour les enfants intérieurement effrités, à multiplier les occasions de fragilité – exposé non seulement à la mort – celle de sa sœur aînée, Catherine, qui s'est suicidée dans sa chambre (épisode d'autant plus poignant qu'il est raconté brièvement sans commentaire), mais aussi à la ruine sociale – sa mère, malgré sa volonté de revenir sans cesse vers la vie, ne pourra empêcher la liquidation de la petite entreprise, puis la vente de la maison (scène bouleversante où, quand il la quitte, il a l'impression qu'on vend son propre sang). Surtout, il a conscience qu'il est, qu'il restera un nomade sans camp où se réfugier, un « enfant de la pluie ». Mais l'absence de socle familial, de balises, de repères dans le passé, lui a permis de devenir un écrivain – et cette consolation fière apparaît chaque fois qu'il se demande d'où il vient –, de maintenir et d'approfondir son univers, comme il nous le prouve dans ce livre où il franchit une nouvelle étape dans la beauté violente, dans son voyage vers l'extinction espérée de ses hantises.

Jean-Noël Pancrazi

Sonate d'automne

Béatrice Leca confirme son talent pour saisir avec justesse la solitude des êtres, l'ennui, le vide

DES ANNÉES ENCORE
de Béatrice Leca.
Seuil, « Fiction & Cie », 80 p., 69 F (10,51 €).

Réveillée par un premier récit, *Technique du marbre* (Seuil, Prix Fénelon 1996, voir « Le Monde des livres » du 20 septembre 1996), Béatrice Leca confirme son talent de jeune romancière, secrète et grave, sensible à la solitude des êtres, aux objets en désérence, à tout ce qui meurt et se fane, et qu'en peu de pages elle anime d'une sourde vibration. *Des années encore* se situe n'importe où près de la mer, entre deux saisons : c'est l'automne des stations balnéaires désaffectées, où subsiste pitoyablement le Café de la plage. La serveuse y officie, faussement maladroite, désabusée, un peu amère, entre un renard empaillé et un tableau représentant « une femme usée à la robe rouge », grimee et sublime : « Oui, tout ça crève le cœur. »

Ici, chaque soir, quatre joueurs de cartes boivent, parfois se battent, en luttant muettes et violentes dont ne reste, le lendemain, qu'un peu de verre brisé. Il y a le ressac de la mer, ce chuintement monotone, obsédant comme « un inintelligible cœur des morts ». Sur le rivage, c'est « un paysage d'après la catastrophe », algues, méduses crevées, étoiles de mer, galets striés qu'une promeneuse ramasse. Ici, rien ne change au fil des jours. Sauf le dimanche, par la « grâce de l'accordéon ». Alors Guirard et Vincenti, les buveurs de la semaine, avec une élégance gauche, font valser les femmes, évoquent les voyages qui peut-être n'ont jamais eu lieu.

La narratrice parfois se glisse dans le récit, retrouvant sa maison où règne une fine, « une vieille odeur de cendre et de sel ». Le jour, elle répète au piano une sonate

d'automne, toujours la même, dessine au fusain des fragments de visages aimés, ou taille ses glycines, sous le ciel blanc d'octobre. Le soir, de la fenêtre, elle guette involontairement les insomnies de la serveuse, qui marche de long en large, faisant vaciller toutes les ombres. « On devine bien que quelque chose est là qui va la tourmenter toute la nuit, la tenir pour rien en éveil, l'obliger à se cogner la tête contre la répétition, l'ennui, le vide, avant de peut-être laisser le corps lâcher dans l'amnésie provisoire du sommeil. »

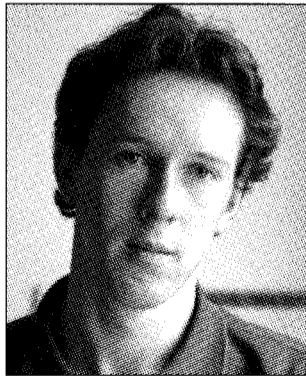
Ainsi s'achèvent, moroses, les journées d'attente où, sous les « petits néons du café », on reste dans l'attente, en retrait de la vie – pauvre dérive qui entraîne chacun dans un poignant malaise. « Presque rien, des images absentes et derrière lesquelles quelque chose se dessine pourtant, à quoi on ne peut échapper – l'enfance nous avait promis une autre vie et qu'est-ce qui s'est passé, qu'avons-nous perdu, qu'est-ce qui se dérobe désormais, qu'est-ce que les années tiennent caché, inaccessible, vers quoi la nostalgie de ce qui en réalité n'a pas eu lieu nous ramène-t-elle les nuits où on ne veut pas dormir, les heures où on ne veut rien faire ? »

Tout est un peu étrange, dans la lumière lugubre du bar. Les voix mêlent, en une « chorégraphie bizarre », de pauvres secrets, des bribes d'aveux et des histoires à dormir debout : on y invente les quais des ports d'Espagne, les bars du Portugal, les départs auxquels on a renoncé. Quelque chose de terrible – une mort – finit par arriver « dans le calme absolu, comme certaines tragédies » : absurde accomplissement, au bout des heures vides, des journées murées, avant que se referme le silence souverain. Dehors, sur la plage, dans un pur mirage de sable et d'eau, des formes étranges émergent aux premières heures du jour, comme s'il ne s'était rien passé.

Monique Petillon

BENOÎT DUTEURTRE

LES MALENTENDUS
roman



“ Un air de liberté, tonique en diable, qui n'est pas sans rappeler l'insolence d'esprit de notre XVIIIe siècle... Un bain décapant, qui oblige à penser la contradiction autrement que dans les termes convenus de la bonne conscience. ”
Jean-Claude Lebrun, l'Humanité

“ Un étincelant roman d'inquiétude, d'une lucidité sans merci. ”
Bertrand de Saint-Vincent, Le Figaro Magazine

“ On rigole bien avec cette critique intelligente de la gauche bien pensante et des fantasmes des uns et des autres sur l'immigration. ”
Libération

“ Benoît Duteurtre est un malentendu à lui tout seul... Lisez cette parabole des temps modernes pour deux raisons : pour vous faire plaisir et parce que c'est un livre urgent. ”
Frédéric Begbeider, Voici

GALLIMARD

Ph. J. Sussler ©

Gallimard - 372 206 753 W.S. Paris-B.

Sombres héros

Un « dessin animé » cauchemardesque signé de l'Espagnol Antonio Soler

LES HÉROS DE LA FRONTIÈRE (Los héroes de la frontera) d'Antonio Soler.

Traduit de l'espagnol par Françoise Rosset, Albin Michel, « Les grandes traductions », 230 p., 98 F (14,94 €).

Solé, un homme hanté par son passé, obsédé par le souvenir de la femme qu'il a aimée, fasciné par sa propre dégradation, s'est installé dans un quartier pauvre et populaire d'une petite ville de bord de mer, quelque part en Espagne. Lui qui a été romancier et dont on lisait les histoires à la radio, qui a voyagé, qui fréquentait les restaurants de luxe, avec elle, Laura, son rêve évanoui, est devenu écrivain public. Il rédige, installé avec son écritoire dans la boutique du barbier, Angelito, les cartes postales et les lettres des gens du voisinage, mais la concurrence se fait rude, les enfants vont à l'école et apprennent à écrire, et on installe le téléphone un peu partout. Angelito lui aussi voit sa clientèle diminuer et finit par se raser lui-même plusieurs fois par jour.

Solé laisse couler le temps avec indifférence, selon des rites presque immuables : chaque matin, il passe se faire beurrer un petit pain rassis par sa voisine, Mari, retrouvant en fin de journée son ami Cristobal qui va nourrir un infirme, Marco, toujours penché sur la télévision, les jambes envahies par la gangrène un peu plus chaque jour au fur et à mesure que se creuse un trou dans le plancher de la pièce où il vit et par lequel on aperçoit les voisins du dessous. Le soir, Solé se rend au bar de Balito, et là il boit un verre ou deux, avant de rentrer chez lui retrouver ses peurs et ses fantômes, et celui qu'il est devenu, cheveux blanchis, vêtements défraîchis, dents déchaussées, visage ridé, ce Solé lâche et usé qui n'a

pas besoin de se cacher de ses anciennes connaissances dans la rue car personne ne le reconnaîtrait.

Un soir, alors qu'il est en train de lire un journal, vieux de plusieurs jours, il est apostrophé par un nouveau venu dans le quartier, un aveugle, Rinela, le visage et le cou couverts de cicatrices horribles, qui lui demande de lui lire à haute voix les faits divers. Solé prend l'habitude d'enjôler ses lectures par des détails de son invention, de son côté l'aveugle lui fait ses confidences : chaque soir il écoute et épée de l'autre côté du mur de sa chambre sa voisine Rosaura, lorsqu'elle fait l'amour avec son mari Chacon. Il a même gratté la paroi pour mieux entendre sa « *respiration mauve* », ses soupirs, ses halètements, ses gémissements. Solé est à la fois fasciné et écoeuré. Il est le témoin et le confesseur de ce monstre abject et pitoyable, de cet homme qui rêve des couleurs et qui enfant a essayé de toucher et de manger de la peinture pour en savoir le goût et l'odeur, de cet homme repoussant, infiniment arrogant et orgueilleux, violent et frustré.

Antonio Soler sait faire vivre en quelques mots toute cette population, dont les noms sonnent la vie mais il se complait aussi à raconter des horreurs, à provoquer le dégoût selon toutes ses intensités. De la plus infime – lorsque l'aveugle du bout de sa canne retousse le bas de la jupe d'une fillette atterrée – à l'atrocité d'une tentative de meurtre qui tourne au carnage grotesque, la victime étant bien plus résistante que ses deux agresseurs, malingres et faiblards, presque comme dans un dessin animé cauchemardesque car le mort est encore et toujours vivant. Solé qui voit tout, devine tout, sait tout, coïncé dans son apathie, servira de ressort au drame final avant de retomber dans la nostalgie de ce qu'il a perdu à jamais.

Martine Silber

Un faux polar où les stéréotypes sont utilisés de manière originale. Plus que jamais, le romancier anglais joue de la subversion pour mettre à mal convenances et apparences

TRAIN DE NUIT (Night Train) de Martin Amis.

Traduit de l'anglais par Frédéric Maurin, Gallimard, « Du monde entier », 204 p., 98 F (14,94 €).

Parce qu'il les concerne tous, le message que Martin Amis catapulte en direction de ses lecteurs a de quoi les faire frémir : les êtres humains sont insuffisants, médiocres, et la société fabriquée par eux n'est pas décemment vivable. Message est d'ailleurs un mot mal approprié à l'entreprise de Martin Amis, grand perturbateur des lettres anglaises qui semble se moquer comme d'une guigne de transmettre quoi que ce soit. A l'approche de la cinquantaine, le romancier se régale seulement de décrire ce monde en décomposition, peuplé d'abusés et de criminels à la petite semaine, d'individus limités qui réclament des explications, même fausses, à seule fin de se rassurer. Martin Amis, lui, refuse de se faire consolateur par la littérature. C'est même le contraire qui s'accomplit à mesure que son roman progresse, comme si l'écriture avait pour seule fin de montrer que le monde est infréquentable. Amateur de tout ce qui peut troubler un ordre jugé factice, l'auteur se livre à un exercice étrange, pas toujours parfaitement maîtrisé, mais souvent fascinant.

Deux femmes détiennent les clés de ce faux polar, de cette histoire qui n'en est finalement pas une et représente même un refus de l'histoire en général. La première, Jennifer Rockwell, est morte. Suicidée alors que rien ne semblait lui faire défaut : ni la beauté, ni l'intelligence, ni la santé, ni l'amour de ses proches. La seconde, l'inspecteur Mike Hoolihan, est « *de police* » jusqu'à la caricature et va tenter de percer le secret de cette mort incompréhensible, inacceptable. Mike



J. BELL / KATZ / Cosmos

est la narratrice et elle entreprend de consigner le récit de cette enquête, « *la pire affaire* » qu'elle ait jamais prise en charge. La pire non pas dans ses prémisses – un « simple » suicide, bien moins traumatisant, à première vue, que les morts d'enfants battus ou de vieillards violés –, mais dans les questions vertigineuses qu'elle engendre. L'écriture sera l'outil de cette découverte qui ébranle les fondements de toute certitude.

Pour mener à bien cette opération de démolition, Martin Amis a choisi des personnages stéréotypés.

Déjà dans *L'Information* (1), son précédent livre, il avait misé sur des types sociaux à la limite du roman de gare. Deux écrivains s'y affrontaient, l'un célèbre et l'autre obscur, dans une lutte qui finissait par les confondre en les noyant dans la même absurde vanité de toute chose. Dans *Train de nuit*, on pourrait d'abord croire que Jennifer et Mike collent à tous les lieux communs qui éloignent la ravissante jeune intellectuelle du policier gouaillieur et volontiers raciste, cette « *blondasse de quarante-quatre ans avec des pecs de casseur, des épaules*

de démnageur, et des yeux bleu clair dans la tête qui en ont vu de toutes les couleurs ». Les deux femmes, pourtant, ne sont séparées que par l'apparence physique et reliées par une même découverte qui les pousse à s'évader de la vie. Martin Amis subvertit les stéréotypes avec talent, utilisant des poncifs pour mieux dynamiser les fausses convenances.

Cet ordre établi, le romancier le critique sévèrement, fustigeant notamment la télévision et son penchant à flatter le plus grand nombre pour recréer une réalité sur mesure. Il s'en éloigne aussi dans l'architecture de son ouvrage, d'une manière qui manque à certains moments de cohérence. Volonté véritable ou simple désinvolture, le récit de Mike Hoolihan se ramifie parfois dans des directions saugrenues, voire obscures, rattrapées par des charnières artificielles. Pour l'essentiel, cependant, les questions que pose l'inspecteur sont passionnantes et leur mise en scène chatouille la curiosité. L'effet trompeur des apparences s'y oppose vigoureusement à une vérité hors de portée.

Les apparences, cette accumulation de « réalités » fallacieuses, s'incarnent tout particulièrement dans le corps. Celui de la morte, magnifique et sans vie, seul indice laissé à la stupéfaction des vivants. Celui de Mike, moins glorieux, mais que la narratrice rapproche progressivement de l'objet de son enquête. A cela s'oppose le regard, la « vision », au sens astronomique (Jennifer était physicienne) et métaphysique du terme. C'est en essayant de voir ce qui n'est pas visible, de regarder la mort en face comme un soleil trop ardent, que les deux héroïnes finissent par se brûler les yeux. Et par approcher, enfin, une mortelle vérité.

Raphaëlle Rérolle

(1) Gallimard, 1997.

★ Signalons la parution en poche de nouvelles intitulées *Les Monstres d'Einstein* (10/18, n° 30328).

Vollmann et le roman décomposé

Ecrivain de la désagrégation, dans la lignée des Burroughs, Selby ou Pynchon, le romancier américain construit ses récits dans les décombres de la réalité et d'une conscience fragmentée

DES PUTES POUR GLORIA (Whores for Gloria)

de William T. Vollmann. Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Christophe Claro, Christian Bourgois, 205 p., 110 F (16,77 €).

TREIZE RÉCITS ET TREIZE ÉPITAPHES (Thirteen Stories and Thirteen Epitaphs)

de William T. Vollmann. Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Christophe Claro, Christian Bourgois, 468 p., 160 F (24,39 €).

Une histoire du roman contemporain reste à écrire : celle de sa « clochardisation ». Elle montrerait comment ses personnages et ses thèmes, mais surtout les formes qu'il emprunte, se sont chez certains écrivains, depuis cinquante ans et plus, progressivement délités. L'irruption de William Vollmann sur la scène littéraire américaine, sa production aberrante, décousue autant que massive (une douzaine de livres publiés en douze ans), lui valent déjà d'appartenir là-bas, à la suite de Burroughs, Selby ou Pynchon, à cette histoire, qui ne fait sans doute que commencer, de la désagrégation du genre romanesque. Il était jusqu'à il y a peu inconnu en France. Après la traduction l'an dernier des *Nuits du papillon* (1), l'effet Vollmann se précise aujourd'hui avec la publication judicieusement couplée, chez Christian Bourgois, de deux romans de 1991 : *Des puttes pour Gloria* et *Treize Récits et Treize Épitaphes*.

Le premier décrit l'errance sentimentale et sexuelle de Jimmy, un ancien du Vietnam, dans les bas-fonds de San Francisco. Il recherche une femme, Gloria, dont on ne saura jamais si elle a existé ailleurs que dans son désir et son

imagination. Le fait qu'elle possède un prénom semble en tout cas suffisant pour qu'il puisse lui parler. Aux premières pages du livre, il l'appelle longuement depuis une cabine téléphonique – mais on comprend vite qu'il n'y a personne au bout du fil : l'appareil est hors service. Gloria n'est peut-être qu'un souvenir confus, un amour d'enfance ou une silhouette aperçue un soir, parmi toutes les autres filles perdues, blanches et noires, droguées et malades, qui tapinent dans le quartier. Jimmy pense que Gloria, ou du moins l'une de ses figures possibles, habite chacune de ces femmes – ses semblables – disséminée dans leurs organes, leurs sexes, leurs bouches, leurs cheveux, l'histoire de leurs vies. « *Toutes ces puttes-là dehors sont là pour moi, mais elles ont également toutes quelque chose à donner à Gloria [...]; Seigneur aidez-moi à renoncer à la nourriture afin que je puisse investir davantage ma pension dans les putains et trouver ce qu'il me faut trouver.* » Chaque soir, pour quelques dizaines de dollars, il obtient que des filles lui confient une partie d'elles-mêmes, une mèche de cheveux ou une « *belle histoire de quand elles étaient gamines* ».

Vollmann ne se contente pas de décrire la déchéance. Il raconte ce qui advient une fois que tout a été détruit. L'aspect fragmenté de ses textes, la multiplication des faux débuts et des fausses fins correspondent à l'univers troué, déréglé, dans lequel ses personnages tentent de survivre. Les efforts de Jimmy, comme ceux du romancier, visent à reconstruire une image vivable du monde à partir des décombres de la réalité et d'un mental en miettes. « *A partir de maintenant et pour le restant de sa vie, il allait se concentrer pour bien voir Gloria, bien se souvenir d'elle.* » L'acuité du regard, la capacité d'isoler des détails avec

une précision presque hallucinatoire sont une constante de l'écriture de Vollmann. Ainsi, parmi beaucoup d'autres visions, celle de ces « *talons hauts et blancs qui brillaient comme de la glace fraîchement formée sur le trottoir* ». Ces événements infimes, que l'observation fanatique de la rue parvient à sauver du néant, entrent dans le portrait de Gloria au même titre que les récits des prostituées. Une nuit, Jimmy croit tenir enfin son rêve : Gloria a cessé d'avoir « *ce halo blanc et lumineux en guise de visage* », elle commence à prendre forme et consistance et réussit même à projeter une ombre. « *Elle était désormais complètement opaque aux lumières des réverbères, il comprit que quand il se leverait et partirait elle s'en irait avec lui et serait visible à ses côtés pour toujours.* »

FRAGMENTS INÉDITS

Chez Vollmann, il n'y a pas que les individus pour voyager de la sorte les uns à l'intérieur des autres. Le même phénomène se produit avec ses textes, dont des fragments inédits, et parfois importants, se promènent de livre en livre. Ainsi, au début de *Treize Récits et Treize Épitaphes*, retrouve-t-on Jimmy en compagnie de Peggy et Code Six, une prostituée et un poivrot déjà aperçus dans le roman précédent. Jimmy paraît toujours aussi désireux qu'on lui raconte de belles histoires. L'effet est saisissant, car cette brève séquence – qui se présente comme postérieure aux épisodes concernant Gloria – accrédite l'hypothèse vertigineuse selon laquelle les êtres de fiction, toujours susceptibles d'être recyclés par leurs auteurs (ou par d'autres), continueraient d'exister « entre » les livres déjà écrits. Et de fait : les personnages de roman ne connaissent-ils pas, longtemps après le mot fin, une existence

« clocharde », non écrite, dans la tête des lecteurs ? Vollmann possède au plus haut point l'art d'ouvrir des fenêtres sur cet intermonde-là.

Logiquement, le dernier récit du livre s'intitule « *La tombe des histoires défuntées* ». Vollmann y met en abîme – sous la forme d'un hommage appuyé à Edgar Poe – des préoccupations que, de manières différentes, tous ses écrits manifestent. A quoi sert-il d'inventer des histoires ? Comment naissent-elles ? Que deviennent-elles une fois achevées ? Le texte est parsemé de réponses, nombreuses, magnifiques, à chacune de ces questions. Poe, que son inspiration abandonne, ne parvient pas à aller au-delà des premiers mots d'une nouvelle histoire : « *Vis ! s'écria-t-il d'une voix rauque. Tu embellis la terre.* » Plus tard, il interroge Psyché : « *Ces histoires mortes sont-elles comme des âmes en peine ? Oui, mais elles s'efforcent d'être patientes car un jour quelqu'un les réécrira. [...]* Que faut-il aux histoires défuntées pour être heureuses ? – *Il suffit qu'un enfant pense à elles !* » Comme lorsque Jimmy invente Gloria – dans une métaphore spectaculaire du roman futur ?

Jean-Hubert Gailliot

(1) Le Monde des livres du 2 mai 1998.

Livraison

● **ÉCRIVERONS ET LISERONS, en vingt lettres**, de Jean-Marie Laclavetine et Jean Lahougue

Soit, d'une part, un éditeur, membre du comité de lecture de Gallimard, qui reçoit un jour le manuscrit d'un roman, *Le Domaine d'Ana*, et qui le refuse en motivant sa décision. Soit, d'autre part, un auteur, de tendance formaliste et oulipienne, dont Gallimard, dans les années 70, a déjà publié cinq romans, et qui, devant ce refus, décide d'argumenter. Il en a largement les moyens. Une vraie correspondance d'écrivain et d'éditeur naît, passionnante à plus d'un titre, dont celui de la littérature (Champ Vallon, 234 p., 120 F [18,29 €]). Chez le même éditeur, *Le Domaine d'Ana* (278 p., 130 F [19,81 €]). P.K.

magazine littéraire

N° 374 - Mars 1999

DOSSIER :

**DARWIN
LES NOUVEAUX ENJEUX
DE L'ÉVOLUTION**

un entretien avec François Jacob

SPÉCIAL SALON DU LIVRE :

Les écrivains du Québec

Chez votre marchand de journaux : 32 F

Le Magazine littéraire sur Internet : www.magazine-litteraire.com

OFFRE SPÉCIALE

6 numéros : 132 F

Cochez sur la liste ci-après les numéros que vous choisissez

- | | | |
|---|---|--|
| <input type="checkbox"/> Umberto Eco | <input type="checkbox"/> Joseph Conrad | <input type="checkbox"/> Hermann Hesse |
| <input type="checkbox"/> William Faulkner | <input type="checkbox"/> Tchekhov | <input type="checkbox"/> Rabelais |
| <input type="checkbox"/> Italo Calvino | <input type="checkbox"/> Michel Leiris | <input type="checkbox"/> L'existentialisme |
| <input type="checkbox"/> Virginia Woolf | <input type="checkbox"/> Althusser | <input type="checkbox"/> Paul Verlaine |
| <input type="checkbox"/> Albert Camus | <input type="checkbox"/> André Gide | <input type="checkbox"/> Aragon |
| <input type="checkbox"/> Marguerite Duras | <input type="checkbox"/> Rainer Maria Rilke | <input type="checkbox"/> La Haine |
| <input type="checkbox"/> Jean Starobinski | <input type="checkbox"/> Kant | <input type="checkbox"/> Marx |
| <input type="checkbox"/> Marguerite Yourcenar | <input type="checkbox"/> Guy de Maupassant | <input type="checkbox"/> Michel Foucault |
| <input type="checkbox"/> Sadé | <input type="checkbox"/> Lévi-Strauss | <input type="checkbox"/> Ernst Jünger |
| <input type="checkbox"/> Retour aux Latins | <input type="checkbox"/> Jean Genet | <input type="checkbox"/> Cloran |
| <input type="checkbox"/> Jacques Derrida | <input type="checkbox"/> Roland Barthes | <input type="checkbox"/> Schopenhauer |
| <input type="checkbox"/> Witold Gombrowicz | <input type="checkbox"/> Jacques Lacan | <input type="checkbox"/> Jean Giono |
| <input type="checkbox"/> Fernando Pessoa | <input type="checkbox"/> Georges Perec | <input type="checkbox"/> Vladimir Jankélévitch |
| <input type="checkbox"/> George Sand | <input type="checkbox"/> Céline, le Voyage | <input type="checkbox"/> Les Excluis |

Nom :

Adresse :

Règlement joint par chèque bancaire ou postal

magazine littéraire

40, rue des Saints-Pères, 75007 Paris - Tél. : 01.45.44.14.51 - Fax : 01.45.48.86.36

MON

**VOUS CHERCHEZ UN
LIVRE ÉPUISE ?**

Une seule adresse

LE TOUR DU MONDE

et son réseau de 250 correspondants

9, rue de la Pompe, 75116 PARIS

Tél. : 01.42.88.73.59

Fax : 01.42.88.40.57

D'une joyeuse exubérance

Du Paris de la Belle Epoque à l'Amérique de McCarthy en passant par le Brésil du XIX^e, Rikki Ducornet nous entraîne dans une satire débridée et mordante

LES FEUX DE L'ORCHIDÉE (Entering Fire)
de Rikki Ducornet.
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Guy Ducornet
Le Serpent à plumes, 202 p., 109 F, 16,62 €.

les tropiques aux mondanités littéraires des salons parisiens, le paysage tourne et change : un paysage imaginaire, composé à la mesure du rêve et qui, tel le rêve, est fait d'images belles ou terrifiantes, fortes comme des hallucinations.



Rikki Ducornet

Rikki Ducornet est née à New York en 1943. Eternelle nomade, imprégnée des cultures les plus diverses, elle a vécu au Chili, en Egypte, en Algérie, au Canada et, pendant dix ans, en France - en Anjou -, avant d'arrêter pour un temps son errance et de se fixer aux Etats-Unis, à Denver (Colorado), où elle enseigne. Elle peut enfin s'occuper de la promotion de son œuvre (cinq romans et deux recueils de nouvelles), soutenue par ses amis écrivains (en particulier Robert Coover) et par l'université qui la découvrit il y a quelque quinze ans, quand Bill Buford la publia pour la première fois. Elle est aussi peintre et lithographeur.

gerac, orchidologue humaniste à l'imagination effervescente, grand amateur de femmes et de beauté ; celle de son fils Septimus, qui rassemble en lui tous les vices. Septimus est la laideur personnifiée comme il est l'incarnation de ces haines qui provoquent les tragédies du XX^e siècle et le massacre des Indiens : raciste, fasciste et tortionnaire, collaborateur pendant la guerre où il dénonça une juive, l'amante de son père, antisémite et pronazi, habité par la haine de soi et la haine de l'autre, rongé par l'envie et, pour faire bonne mesure, antiféministe, il est - schéma freudien oblige - follement jaloux d'un père qui le délaisse et très amoureux de sa

mère, Virginie de Fourtou, qui ne parle qu'en formules toutes faites. Autant dire que les personnages ne sont que des fantoches et que les subtilités de la psychologie ici n'ont pas cours. Mais le roman procède d'un esprit d'outrance et de comique ; le trait est chargé, la cause défendue évidente, l'exagération de règle : c'est par elle que passe la satire. Aux divagations amoureuses de Lamprias succède sans rupture de ton le délire paranoïaque de Septimus ; imprécations racistes et raisonnement fou se mêlent : la Perpendiculaire, soutenue par Lamprias, c'est-à-dire le Progrès, est opposée au

Cercle : la forme du « *Globe luciféres en équilibre dans l'éther de l'Eternité* ». Cependant les amours de Lamprias défilent : Evangelista, une géante à la peau de café qui finira mangée par les fourmis, Poussière, une Chinoise, qui aimait lui « *mordiller les testicules comme des lichis* », l'acrobate blonde de Rio, la stupéfiante Marta Strada qu'il séduisit dans une forêt fleurant la morille, enfin Cúcla l'Indienne, la bien-aimée, sa nymphée de coca... Une traduction soignée, faite par Guy Ducornet, met en valeur une langue imaginative, parfois savante et même précieuse, et la fantaisie débridée de ce livre.

Christine Jordis

Les revenants de Prague

CITÉ DOLENTE, THÊTA (Mesto Vidim, Thêta)
de Daniela Hodrova.
Traduit du tchèque par Catherine Servant, Robert Laffont, « Pavillons », 289 p., 139 F (21,90 €).

Ce n'est pas la ville de Kafka que nous fait visiter Daniela Hodrova dans sa belle et singulière trilogie dont le dernier volume paraît aujourd'hui (1). Pourtant le fantastique, magie sombre portée par les entrelacs d'une écriture où se confondent passé et présent, est toujours là. Les décors de M^{me} Hodrova sont ceux d'un Prague ignoré des touristes, cité dolente, quartiers ternes, vastes cimetières d'Olsany et de Vonohrady, en fait *Thêta*, huitième lettre de l'alphabet grec, symbolisant ici l'avant-dernier cercle de l'enfer dantesque ; les personnages qui le hantent demeurent interchangeables, autant de masques derrière lesquels se cache le visage de l'auteur, parti sur les traces de Virgile. « *C'est simple, il faut toujours que je recommande à me camoufler en chrysalide romanesque, à me préserver du monde dans le roman (...)* mais voici que j'essaie de sortir de cette chrysalide », écrit-elle au bord de l'abysse où elle entraînera ses lecteurs.

Une fois sortie, elle retrouve le monde, peuplé de personnages qui surgissent du noir, qui s'évanouissent et reviennent. Au sein de ce dispositif romanesque savamment construit, les pas des suivants s'inscrivent dans les cendres des morts, écrivains connus et résistants anonymes, juifs gazés à Auschwitz, étudiants s'immolant par le feu... Ils retrouveront grâce à cette prose mélancolique la dignité et la paix volées par les occupants successifs.

Edgar Reichmann

(1) *Le Royaume d'Olsany et Les Chrysalides*, Ed. Robert Laffont, 1992 et 1995, en sont les volets précédents.

De l'aridité aux larmes

Un magnifique portrait de femme blessée du grand romancier argentin Eduardo Mallea

CENDRES (Todo Verdor Perecera)
d'Eduardo Mallea.
Traduit de l'espagnol (Argentine) par Jean-Jacques Fleury et revu par Marie-Neige Fleury, éd. Autrement, 192 p., 98 F (14,94 €).

La postérité n'est pas toujours un juge intègre. Il lui arrive d'être oublieuse. L'Argentin Eduardo Mallea est, en France mais aussi dans son propre pays, la victime d'une telle négligence, dont il serait bien difficile d'expliquer les motifs. Mort en 1982 (il était né en 1903), journaliste, puis diplomate - notamment à Paris à la fin des années 50 -, lié à Borges, ami de Victoria Ocampo avec qui il anima la revue *Sur*, il est l'auteur de nombreux romans, récits et essais qui ont souvent pour cadre ou objet la réalité de l'Argentine. Pessimiste, Mallea ne se contente pas de retrancher une vision désenchantée du monde. Même vouée à l'échec, la lutte pour le salut mérite qu'on y attache sa conscience et sa pensée. Il y a chez lui une hauteur de vue, un sens aigu du tragique de l'existence. Malraux et Camus, mais aussi Pascal et Kierkegaard ne sont pas loin. Admiré par Hemingway, Unamuno, Zweig et Gabriel Marcel, il mena également une réflexion sur les formes de la littérature.

Roger Caillois avait fait traduire, en 1965, dans sa collection « La Croix du Sud » chez Gallimard, l'admirable *Chaves*, récit à mi-chemin entre *L'Etranger* de Camus et le *Bartheby* de Melville. En 1971, chez Grasset, paraissait un autre très beau roman, *La Barque de glace* (réédition dans « Les Cahiers rouges », 1995). Puis plus rien, jusqu'en 1996, où les éditions Autrement reprirent *Chaves*, bientôt suivi de la traduction d'un

autre roman *Dialogues des silences* (*Le Monde des livres* du 23 janvier 1998).

Todo Verdor Perecera date de 1941. C'est un magnifique portrait de femme dans lequel l'écrivain parvient à échapper, comme de l'intérieur, en les traversant, aux conventions romantiques et sentimentales : aspirations troubles, rêves défaits par la réalité, opposition des natures féminine et masculine. Parfois cependant, un certain pathos, une grandiloquence métaphysique viennent contredire la justesse de la narration. Mais ce défaut est mineur au regard des grandes qualités du livre.

Mallea pousse ainsi très loin l'étude de son personnage, Agata, dont la vérité n'est pas donnée d'avance mais se constitue au fil des pages. Agata n'est pas seulement une jeune fille rêveuse qui s'étiole dans un mariage sans nécessité puis, veuve, dans les bras d'un amant pusillanime. C'est moins le « cas » psychologique qui intéresse Mallea, ou encore la peinture de la société qui a forgé le destin de l'héroïne, que la lente agonie de son âme ; agonie à laquelle elle assiste elle-même, avec ce regard que lui prête le romancier : « *Elle était comme un champ en friche et aride et, intérieurement, tranchante comme une lame.* »

Et d'intériorité et d'impuissante lucidité, Agata est une figure complexe et blessée. L'évocation de la blanche et solitaire sécheresse au début du roman annonce ce que va devenir son paysage intime. De même, à la fin du livre, éclatent les larmes de la jeune femme, parvenue au bout de son épreuve existentielle. Contenues tout au long du récit par une sorte de volonté farouche, ces larmes forment comme le contrepoint de l'aridité. Elles donnent au personnage toute son émouvante épaisseur.

Patrick Kéchichian

SCIENCE-FICTION

● par Jacques Baudou

Sueurs froides

DERRIÈRE L'ÉCRAN

de Richard Matheson.
Nouvelles traduites de l'anglais par Hélène Collon et Jacques Chambon
Flammarion, « Imagine », 384 p., 85 F (12,95 €).

Pour inaugurer la collection « Imagine » qu'il dirige désormais aux éditions Flammarion, Jacques Chambon a choisi de publier le premier recueil d'une intégrale des nouvelles de Richard Matheson. C'est un choix particulièrement heureux, car les dix-neuf textes réunis ici et publiés originellement entre 1950 et 1953 n'ont rien perdu de leur impact glaçant ou de leur force décapante. Dans sa préface, Stephen King écrit que Richard Matheson « *a redonné vie, à lui tout seul, à un genre de fiction stagnant en produisant une série de nouvelles qui vous prenaient aux tripes et traversaient votre horizon comme des éclairs aveuglants* ». C'est tout particulièrement vrai de la première nouvelle, « Né de l'homme et de la femme », qui est sans nul doute l'une des nouvelles les plus célèbres de toute l'histoire de la S.-F. Comment oublier son incipit - « *Aujourd'hui maman m'a appelé monstre* » - et sa phrase de conclusion - « *S'ils essaient de me battre encore, je leur ferai mal. Sûr et certain* » ? Malgré la sécheresse de sa narration - ici pas d'effets, pas d'emphase -, c'est l'un des textes les plus terrifiants qu'il nous ait été donné de lire sur le thème du mutant, ou plus généralement de la difformité.

Mais ce « Journal d'un monstre », titre sous lequel la nouvelle a d'abord été traduite en français, n'a pas été un *one-shot*. Pour si mémorable qu'elle soit, elle n'éclipse cependant pas le reste du sommaire qui se répartit en deux grandes tendances. D'un côté, il y a les nouvelles d'horreur : « *Derrière l'écran* », « *La Robe de soie blanche* », « *L'Habit fait le moine* », « *La Voix du sang* », « *Enfer sur mesure* » ou « *La Maison enragée* » (les deux dernières inédites en France). Elles montrent la prédilection de Matheson pour les personnages de psychopathes ou atteints d'une névrose obsessionnelle, qu'il saisit à l'instant du point de rupture, et confirme sa manière : le goût de la chute abrupte, l'utilisation systématique de l'*understatement*, le tranchant du style... De l'autre, il y a les nouvelles de science-fiction qui sont parfois horribles comme l'extraordinaire « *Mamour*, quand tu es près de moi », une histoire d'extraterrestre qui fait froid dans le dos. Mais là ne se limite pas la palette de Richard Matheson qui peut pratiquer l'humour le plus délirant (« *Un jour, une petite annonce* »), jouer de façon très personnelle avec le thème du robot (« *Frère de la machine* »), imaginer des univers truqués (« *Quand le veilleur s'endort* », « *Une résidence de haut vol* ») ou des civilisations rendues insolites par un simple gauchissement (« *B...* »), ou encore composer des paraboles intrigantes (« *La Chose* »). Ces nouvelles ont cependant un point commun : ce sont toutes des pièces d'orfèvrerie.

● **LES LIONS D'AL-RASSAN**, de Guy Gavriel Kay

Quel intéressant cheminement que celui de Guy Gavriel Kay dont l'œuvre a débuté par une trilogie de fantasy, *La Tapisserie de Fionawar*, se situant dans la lignée de Tolkien et qui depuis, à chaque roman, s'éloigne un peu plus de la fantasy traditionnelle pour se rapprocher du roman historique. C'est ainsi que dans *Les Lions d'Al-Rassan*, il n'est fait mention d'aucune magie, mais, par contre, l'un des personnages principaux est un médecin et il y est décrit quelques opérations chirurgicales qui paraissent assez « miraculeuses » quand on sait que le récit prend place à l'époque

de la première croisade, en plein Moyen Age. Le pays dans lequel se déroule l'action est l'Esperagne - et il n'est nul besoin d'être grand clerc pour y reconnaître une version un peu décalée de l'Espagne, au moment de la reconquête de la péninsule ibère par les Jaddites au détriment des Asharites (on aura reconnu les chrétiens et les Maures, de même que le peuple juif sous le travestissement des Kindaths). Le décalage voulu par l'auteur lui permet d'utiliser les événements historiques qui ont effectivement eu lieu, mais en lui laissant une grande latitude pour faire évoluer son trio de personnages centraux : un poète arabe, un chevalier chrétien, une femme juive et médecin, qui constituent un singulier triangle amoureux. De fait, il a réécrit la légende du Cid, en entourant ce dernier d'*alter ego* aussi remarquables que lui, qui incarnent tous les peuples d'une Espagne déchirée. Le résultat est tout bonnement magnifique (traduit de l'anglais par Elisabeth Vonarburg, L'Atalante, 584 p., 149 F [22,71 €]).

● **L'ASSASSIN DU ROI**, de Robin Hobb

A la fin de *L'Apprenti assassin*, Fitz le bâtard avait rempli sa première grande mission et avait failli y laisser la vie. C'est donc nanti d'une prudence nouvelle qu'il regagne ici Castelcerf et retrouve la Cour où niche son plus mortel ennemi. Mais l'expérience a mûri le jeune homme, a affiné son sens politique et - quoiqu'il doive faire face dans ce second volume aux tourments délicieux de l'amour - il n'est plus désormais un simple pion sur l'échiquier complexe des intrigues qui agitent la Cour et la capitale ; il est l'un des joueurs, l'un de ceux qui prennent des initiatives et tentent de contrer certains malfaisants desseins, alors que la menace des pirates rouges se fait toujours plus pressante.

Robin Hobb signe là un cycle de fantasy d'une grande qualité. Elle y fait preuve d'une imagination riche et baroque (traduit de l'anglais [Etats-Unis] par A. Mousnier-Lompré, Pygmalion/Gérard Watelet, 330 p., 139 F [21,19 €]).

● **INVASIONS 99**, anthologie de Gilles Dumay

Le thème de l'invasion extraterrestre est, depuis Wells et sa *Guerre des mondes*, une figure obligée de la science-fiction. Mais elle n'a pas fini de stimuler l'imagination des auteurs, comme le démontre avec éclat cette intéressante anthologie de Gilles Dumay qui réunit une belle brochette d'auteurs. Des objets baisants non identifiés de Pat Cadigan aux Krels amateurs de coke de John Kessel, en passant par les extraterrestres fans de base-ball (ou de statistiques !) d'Andrew Weiner, il y en a pour tous les goûts, toutes les humeurs. On appréciera la façon très parodique, très second degré de Howard Waldrop, l'exotisme fascinant du texte de Walter Jon Williams, le brillant exercice d'*holmesologie* auquel s'est livré Geoffrey A. Landis autour du mythe de « Jacques l'éventreur », l'humour décapant de Dominic Green qui n'hésite pas à cloner le Christ à partir d'une relique de prépuce avec des résultats inattendus ou la manière dont Paul McAuley et Kim Newman transfigurent l'anecdote de Roswell... On aura compris que ce recueil réserve bien d'agréables surprises. (Bifrost/Etoiles vives, 302 p., 129 F [19,66 €]).

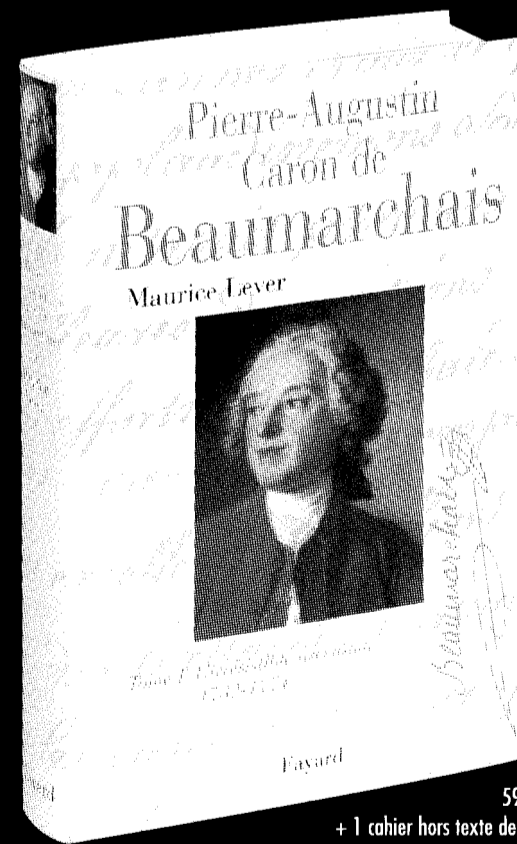
Il vous manque l'encyclopédie Bonneton sur votre région ?

Rendez-vous chez votre libraire ou au Salon du livre, stand G 52
Renseignements : 01 45 20 17 42

ENCYCLOPÉDIES BONNETON
Des ouvrages de référence dans toutes les régions

- Art
- Histoire
- Traditions
- Langue
- Littérature
- Milieu naturel
- Economie et société

Beaumarchais



596 pages
+ 1 cahier hors texte de 8 pages
180 F

Mais oui, Beaumarchais reste un écrivain à découvrir. Maurice Lever nous y invite généreusement, montrant au passage qu'il est, de loin, le plus talentueux de nos biographes.

Michel Crépu, L'Express

FAYARD

DU VIDE PARFAIT

de Lie Zi.
Extraits traduits du chinois,
présentés et annotés
par Lisa Bresner,
Rivage Poche,
« Petite Bibliothèque »,
140 p., 48 F (7,31 €).

LA PRÉSENCE DU MONDE

de Dôgen.
Textes traduits et présentés
par Véra Linhartova
Gallimard-Le Promeneur,
« Le Cabinet des Lettrés »,
90 p., 75 F (11,43 €).

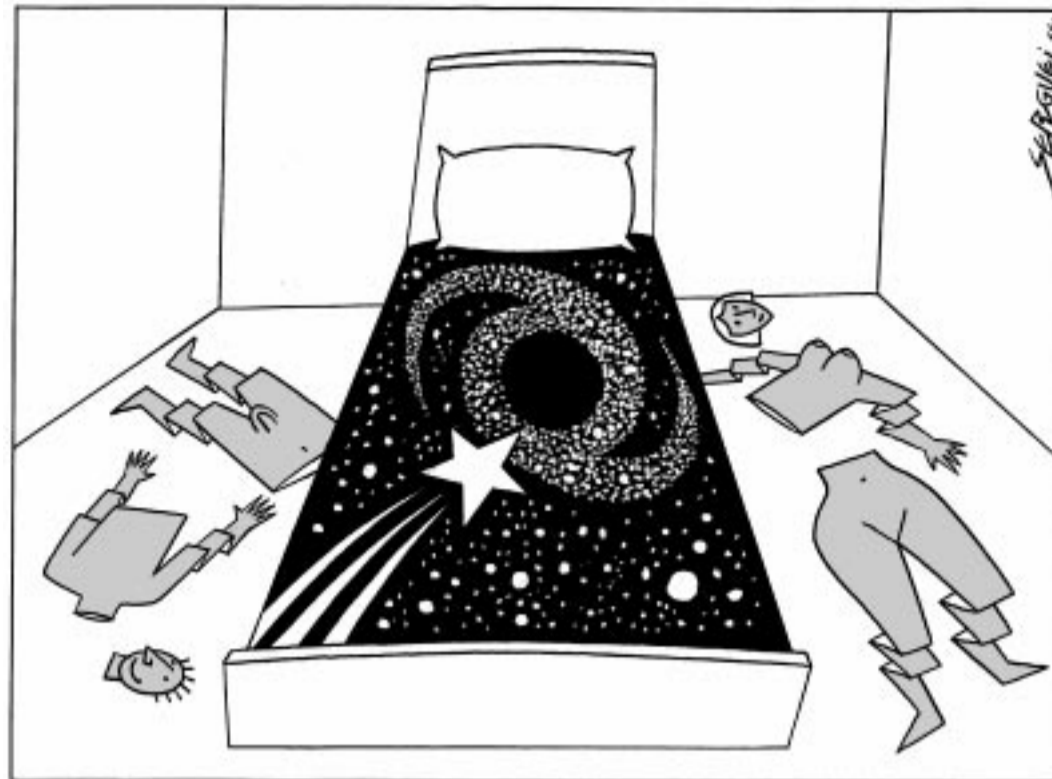
Au commencement était le Vide. Et il ne s'est rien passé par la suite. Ni création ni surgissement, aucun événement. Rien à signaler, rien d'autre que la platitude et la fadeur, les cycles et leur répétition. Indéfiniment la nature reproduit ses processus. L'histoire humaine ne forge aucun sens. Pas de quoi se lamenter. Au contraire, voilà qui réjouit et rassure, incite à la légèreté plutôt qu'aux désespérances pesantes. Là où un esprit occidental pourrait trouver matière à anxiété, un éclat de rire suffit à trancher la question. Tels sont, au plus court, quelques points de départ communs à plusieurs écoles de sagesse de l'Asie, fort distantes dans le temps et dissemblables par mille autres traits. Au lieu de l'affirmation d'un Verbe originaire, au lieu d'une incessante interrogation sur l'histoire – son sens, sa raison d'être, ses ruptures –, le doigt pointé vers la cristalline pureté du silence. A la place du travail fiévreux des exégètes pour extraire du moindre fragment d'écriture des monceaux de messages et de significations, un sarcasme souvent sec comme un coup de balai. Les mots se révélant impuissants à dire l'expérience la plus simple du monde immédiat, il convient de s'en passer. Peut-on encore appeler « vrai » quelque chose ? Oui, mais ce n'est ni une parole divine ni le résultat d'une démonstration bien conduite. « Vrai » désigne, par approximation, la stupeur muette des choses, rencontrées nues, par hasard.

La « vacuité », dans les doctrines d'Asie, inquiète souvent ceux qui ne la comprennent pas. Elle protège et stimule taoïstes et moines zen. Question : le réel n'est-il qu'une peinture ? Rien à voir ?

La gaieté qui en résulte est fort vive et singulière. Rien de commun avec la gravité du devoir, l'application du bien-mourir et les terreurs du Jugement dernier. Plutôt un art savant du négligé apparent, un savoir-faire du laisser-aller. On croise notamment, dans *De vide parfait*, un vieil homme qui n'a rien su faire de valeureux – ni école, ni travail, ni famille. Le voilà qui glane à présent des épis en chantant. Tant d'insouciance ! Comment cela se peut-il ? « Jeune, j'ai négligé l'étude, adulte je n'ai pas travaillé à ma renommée, aussi ai-je pu atteindre un âge si avancé. Je peux être insouciant parce que je n'ai ni femme ni enfants et que seule la mort me guette. » Sèche ironie des taoïstes...

Tandis que les disciples de Confucius sont toujours exposés au risque d'être plus ou moins raides dans leurs habits moraux, les amis du Tao s'amuse du bruit du vent. Le presque imperceptible est ce qui leur convient le mieux. Passer inaperçu est leur triomphe, gagner des guerres d'un clignement de cil leur coutume. Dans ce registre, Lao Zi excelle.

C'est le moins connu des trois pères fondateurs. On ne sait presque rien de lui. « Il semble certain » qu'il a réellement vécu, disent joliment les spécialistes. Les dates sont douteuses. Son existence pourrait s'être déroulée vers le V^e siècle avant notre ère. Les textes sont sujets à caution : on



ignore comment se départage ce qu'il put écrire et ce qu'on lui attribua. C'est bien plus tard que ses écrits furent rassemblés, puis finalement commentés – seulement vers 370 de notre ère – par un certain Zhang Zan. « On raconte que ce lettré était amateur de bouddhisme, de vin et de femmes, qu'il admirait les pins, les cyprès et les grives », note Lisa Bresner. Sans doute ce personnage intéressant appréciait-il les chapitres paradoxaux consacrés par le maître taoïste à l'un de ses contemporains, Yang Zhu. Ce jouisseur sans temps mort était fort loin de l'ascétisme habituel aux sages : « De se trouver trop saoul pour boire une gorgée de plus, trop affaibli pour étreindre la femme suivante, voilà nos seuls sujets de crainte. Nous

n'avons pas le temps de songer à notre santé ou à notre réputation. » On entend les puritains chuchoter : « On vous l'avait bien dit... D'abord la vacuité, et bientôt la débauche... »

Rien de comparable chez Dôgen. Ce moine bouddhiste, qui vécut au Japon au XIII^e siècle de notre ère, fut animé d'une profonde exigence spirituelle. Elle le conduisit d'abord de maître en maître. Après son éveil, il fonda la secte zen sôtô, qui met la méditation en posture assise, « zazen », au centre de sa pratique. Le petit volume publié aujourd'hui rassemble quatre chapitres du *Shôbôgenzô* – le *Trésor de l'œil de la vraie loi* –, son œuvre majeure. Le lecteur ignorant – celui qui ne sait rien du contexte, des querelles du

temps, des références implicites – est frappé par la densité de certaines phrases. Malgré le passage d'une langue à une autre, malgré les distances d'époque et de culture, on ne cesse de tomber comme en arrêt sur des formules qui retiennent. A propos du temps : « Si le temps s'abolit, les montagnes et les mers s'abolissent. » De l'éveil : « L'union de l'instant infime et des âges incalculables. » Ou encore : « Le visage originel ignore la naissance et la mort. » On ne saurait dire de telles phrases qu'on les comprend, mais pas non plus qu'elles forment un simple jeu verbal. Elles évoquent un travail particulier de la pensée, un changement dans l'économie de la représentation. Le chapitre intitulé « L'image de la galette », trace

d'un enseignement donné en 1242, est exemplaire. La réflexion part d'une parole ancienne : « L'image de la galette n'assouvit pas la faim. » Il ne s'agit évidemment pas de rappeler qu'on ne saurait se nourrir de peintures. Comme toujours, il est question de la sagesse et de la délivrance, mais la remarque est une banalité : le monde provisoire où nous sommes, les réalités fugitives qui le peuplent ne peuvent apaiser l'appétit de stabilité. Aucun élément n'y répond au désir de vacuité, si l'on ose dire. Pour Dôgen, cette remarque banale est une grave erreur. Il est en effet possible d'accéder au vide même par le biais des apparences transitoires. Ce qui est composé ne doit pas être délaissé par celui qui cherche une issue : « Sachez que l'image de la galette possède une face qui lui vient de père et mère, et une face antérieure à la naissance de père et mère. » Il s'agit d'autre chose que d'une pensée sur l'art. Au lieu de partager le monde en images et en réalités, en apparences éphémères et en vacuité stable, Dôgen préconise plutôt d'apercevoir le réel tout entier comme une peinture où nous sommes, nous aussi, représentés. Il tente ainsi d'abolir, de manière à la fois sobre et vertigineuse, la distinction de l'image et du réel : « ... Dans le vide illimité, il n'y a rien qui ne soit image peinte. »

A l'évidence, ce monde mental est à l'opposé de nos conceptions les plus habituelles. Nos penseurs n'ont cessé de scruter des textes, divins ou humains, d'en interroger les termes, les articulations les plus minimes. Chez Dôgen au contraire se trouve formulé ce ne peut plus clairement le postulat inverse : « L'inanimé expose la loi. » L'ordre du monde ne se dit pas en mots, il s'agence dans les choses et les présences. C'est pourquoi il n'y a rien à déchiffrer et tout à contempler. La délivrance passe ici par un allègement radical : on s'y défait du sens et de toutes les fables qui s'y accrochent. Le dernier pas du mystique rejoint de manière inattendue la formule de la police : « Il n'y a rien à voir. Circulez... » On circulera donc. Heureusement, le vide mène à tout.

Déchirements algériens

Revenant sur les années de lutte pour l'indépendance de l'Algérie qui se soldèrent par la prison et l'exil, le témoignage de Daniel Timsit dévoile les origines du drame actuel

ALGÉRIE, RÉCIT ANACHRONIQUE

de Daniel Timsit.
Ed. Bouchène (113-115,
rue Danielle-Casanova,
93200 Saint-Denis),
78 p., 65 F (9,90 €)

Une fois n'est pas coutume, c'est de l'éditeur dont il sera d'abord question avant le livre lui-même. Car Abderrahmane Bouchène est un éditeur singulier. C'est à Alger qu'il a créé sa maison, en 1989, à la faveur de la période d'ouverture démocratique qui marquait la première brèche d'espoir dans une société vitrifiée par plus d'un quart de siècle de domination sans partage de l'armée et du parti unique. Convaincu

que l'Algérie était d'abord malade de sa mémoire, il a entrepris de publier systématiquement les œuvres de ces grands écrivains méprisés par la culture officielle et qui incarnaient l'âme de leur pays : Malek Haddad, Kateb Yacine, Mohamed Dib, Mouloud Mammeri... Et il a aussi accueilli dans ses collections les auteurs algériens et français qui aidaient à comprendre les déchirements de l'Algérie contemporaine et leurs origines historiques.

Mais bien vite ce travail magnifique s'est heurté à la réaction des courants obscurantistes de l'islam politique, et surtout à la volonté d'étouffement des maîtres du pouvoir réel, les généraux mafieux pour lesquels la culture et le travail de mémoire constituent de redoutables dangers. Menacé de mort, Abder-

rahmane Bouchène a dû s'exiler en 1994. Et après des années de galère, il vient de recréer sa maison d'édition à... Saint-Denis, avec toujours le même objectif : aider l'Algérie à retrouver sa mémoire et son histoire.

François Gèze

L'un des premiers livres qu'il édite, celui de Daniel Timsit, est de ce point de vue exemplaire. Il s'agit d'un bref récit, issu d'un entretien avec Elias Sanbar et Farouk Mardam-Bey, dont une première version avait été publiée en 1995 dans la *Revue d'études palestiniennes*. Ce texte est bouleversant, et il en apprend bien plus sur les origines de l'actuel drame algérien que bien de savants traités. Daniel Timsit y raconte son enfance de juif algérien, né en 1928,

et son engagement de jeune militant communiste – il était alors étudiant en médecine – dans la guerre de libération, dès 1955. Bientôt rallié au FLN, il est l'un des membres actifs d'un réseau de fabrication d'explosifs pour la « zone autonome » d'Alger. Arrêté en octobre 1956, il passera le reste de la guerre en prison, et c'est là, dit-il, qu'il a « découvert [son] identité algérienne » : les pages qu'il consacre à ces cinq années et demie de détention expriment une force d'âme peu commune.

Revenu en Algérie après l'indépendance, il collabore à divers ministères, jusqu'au coup d'Etat de 1965 qui le conduit à s'exiler définitivement en France, où il vit toujours aujourd'hui. Le regard qu'il porte, avec trente ans de recul, sur ces années d'engagement, est d'une lucidité rare. Et c'est là toute la force de ce petit livre : en quelques phrases sèches, il donne à voir le dévoilement de la lutte de libération dès la fin 1956, avec la liquidation des « lycéens maquisards » par le colonel Amirouche. Et il explique la folie qui commence en 1962 et à laquelle il se reproche d'être resté aveugle : « J'ai eu tort de ne pas vouloir comprendre, de ne même pas désirer voir. On torturerait des gens et je ne le savais pas. » Et aussi : « L'autocensure totale. Sur la religion et sur plein d'autres choses. C'est ce type de société où il n'y a pas de débat, où tu ne peux pas être toi-même, où la société religieuse envahit tout peu à peu. Une pression insidieuse. Je sais que j'ai fui cela. »

Cette « fuite », on le sent, a déchiré sa vie. Mais elle force le respect pour un homme qui a choisi de placer sa dignité et celle de son pays au-dessus de tout. En obligeant leurs compatriotes – mais aussi les Français – à regarder en face ces années douloureuses, Daniel Timsit et son éditeur apportent une contribution décisive au dévoilement des secrets à l'abri desquels se poursuit aujourd'hui la « seconde guerre d'Algérie ».

Méfait du libéralisme

A la mondialisation, Dominique Méda préfère la notion de civilisation, pour penser la richesse

QU'EST-CE QUE LA RICHESSE ?

de Dominique Méda.
Aubier, 422 p., 120 F (18,29 €).

Face aux vieilles comptabilités nationales, l'idée d'intégrer des « indicateurs sociaux » n'est pas neuve. Jacques Delors avait livré à ses lecteurs des pages roboratives sur le sujet dès 1971. Mais c'est le genre de réflexion qu'il ne faut jamais laisser en jachère. Le maelström du capitalisme emporte tout sur son passage sous les prétextes les plus variés : la science économique n'a rien à voir avec l'éthique ; les obstacles au profit se retournent contre l'intérêt général ; les crises nées du laisser-faire ont une vertu purgative.

Dominique Méda a donc eu la bonne idée de reprendre le flambeau et d'éclairer un champ beaucoup plus vaste sur le thème : penser la richesse en termes de civilisation et non plus seulement de croissance, de profit et de mondialisation. Qu'est-ce que la richesse ? Notre auteur constate aisément « le coup de force de l'économie », qui a réduit cette notion à ce qui est produit, qui se compte et peut être vendu. Même accaparement d'un mot, celui d'« utilité ». La nouvelle « autocensure totale » le détourne de son sens originel : est utile ce qui peut satisfaire un besoin. Sans crier gare, on passe du besoin au désir, mais les projets non quantifiables y sont peu à peu relégués au second plan des priorités, et cette réduction va de pair avec une autre, celle du développement de la seule consommation, comme si elle pouvait être le stade suprême de l'expression de soi.

Dominique Méda en veut à l'économie d'avoir fait avec le travail la même entreprise de réduction qu'avec la richesse. On le considère comme la seule activité humaine véritablement enrichissante. Or, pour notre auteur, cette attitude ouvre la porte à « une possible contamination de toutes les activités humaines par la

logique économique d'efficacité ». Le sujet humain serait alors un pur capital à mettre perpétuellement en valeur. Raisonner ainsi serait oublier tout le reste, non mesurable mais indispensable : l'intensité de la participation politique, le degré de liberté individuelle et publique, la qualité des interactions, des paroles, du lien social.

Aller jusqu'à affirmer que les finalités ne sont pas du domaine de la société est une contradiction, car « il ne peut y avoir de société qui ne s'accorde d'une quelconque manière dans la façon dont elle souhaite que ses membres vivent sur les objectifs qu'elle poursuit ». Et s'il faut redistribuer ce travail pour endiguer le chômage de masse, il faut aussi réduire la place qu'il occupe pour permettre l'exercice d'autres activités indispensables à la société. Nous reprocherons toutefois à Dominique Méda de s'étendre un peu trop sur ce thème et, surtout, de consacrer beaucoup de place à répondre aux contradicteurs de l'ouvrage qu'elle a publié en 1995 (1). On avait compris, en effet, qu'en dehors du temps de travail, existent aussi d'autres « temps sociaux » : temps scolaire, temps de la famille, temps pour soi, temps de la cité.

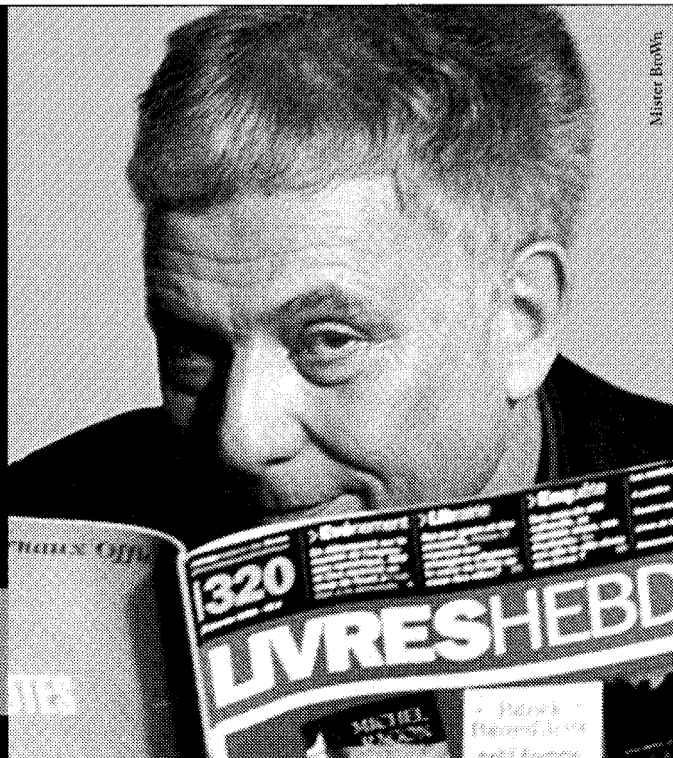
Pierre Drouin

(1) *Le Travail, une valeur en voie de disparition*, « Champs » Flammarion.

Analyser
l'art de
la séduction
pousse
à la curiosité.

LIVRESHEBDO
CHAQUE SEMAINE

Uniquement sur abonnement au 01 44 41 28 62



Chaque lundi avec
Le Monde
DATÉ MARDI
retrouvez
LE MONDE
ECONOMIE
et les offres d'emploi

De la IV^e à la V^e...

Un entretien avec l'historienne
Georgette Elgey

« *Votre œuvre sur la IV^e République fait autorité. Cette fois vous vous intéressez à la V^e. Quelles différences fondamentales relevez-vous entre l'une et l'autre ?*

– Elles sont nombreuses. Elles viennent des institutions et des problèmes à résoudre : la IV^e doit faire face à la décolonisation ; la V^e au cancer du chômage qui n'existait absolument pas sous la République précédente. Le cadre même de l'organisation politique a changé. La décentralisation était inconnue sous la IV^e ; l'Europe naît alors certes, mais on ne se doutait absolument pas que la construction européenne aurait un tel essor ; l'immigration et l'intégration des enfants d'immigrés ne soulevaient pas de difficulté.

– *La V^e peut-elle être victime de cette immigration, dont vous démontrez dans votre livre qu'elle est une suite de la colonisation, comme la IV^e l'a été de son incapacité à régler le problème algérien ?*

– Je ne le crois pas. Elle peut être victime du drame du chômage, mais pas d'autres problèmes. Regardez, c'est en 1974 que l'on commence à parler du déficit de la Sécurité sociale, c'est en 1974 que l'on prend conscience de l'importance de l'immigration. Parce qu'indirectement ce déficit est créé par l'importance du chômage, parce que celui-ci frappe d'abord les populations immigrées qui sont moins bien insérées, alors qu'en période de plein emploi on fait venir les étrangers. Tant qu'ils ont du travail, l'intégration se fait. Tout est lié au chômage.

– *Un des mérites de votre livre sur la V^e est de réhabiliter la IV^e. C'est elle qui a bâti les prémices des modernisations dont la suivante s'est vantée !*

– C'est évident. Même la nouvelle Constitution, hormis les pouvoirs du président de la République, reprend des projets qui avaient été préparés avant 1958. Le droit à la santé est né avec la Sé-

curité sociale en 1945. La politique nucléaire, c'est elle aussi, que ce soit le nucléaire civil ou le nucléaire militaire.

– *La République actuelle a apporté la stabilité gouvernementale. Mais, à vous lire, on a l'impression que le pouvoir politique a essentiellement regardé les changements s'opérer.*

– Non. Il a eu un rôle déterminant pour la décolonisation, pour la politique d'indépendance nationale, pour la construction européenne, pour la décentralisation. Pour le reste, il a su prendre en compte les changements profonds de la société. Et avec courage, pour les mœurs, les femmes, la famille, avec la loi Pleven de 1972 qui a donné les mêmes droits aux enfants nés hors mariage qu'aux enfants « légitimes ». Il a pris conscience qu'il y avait un courant profond, et il a adapté la législation. C'était très courageux. Rappelez-vous les insultes dont Simone Veil a été la victime lorsqu'elle a fait autoriser l'interruption volontaire de grossesse. Rappelez-vous que Lucien Neuwirth n'a jamais été ministre car Georges Pompidou ne lui pardonnait pas d'avoir fait, grâce à l'appui du général de Gaulle, autoriser la pilule.

– *Pourtant, à vous lire, on a l'impression que les alternances ne créent pas de rupture.*

– Elles ont permis des changements dans le style et les préoccupations. En matière économique, c'est vrai, la marge de manœuvre est assez faible, car la politique de la France dépend quand même beaucoup de ce qui se passe dans le monde. Après 1981, on a fini par s'apercevoir que l'on ne pouvait transformer ni la société ni l'économie. Mais François Mitterrand a fait beaucoup progresser la construction de l'Europe et la gauche, et, par la décentralisation, a modifié le cadre institutionnel. »

Propos recueillis par
Thierry Bréhier

La République, une et indivisible

Passant en revue les principaux aspects de l'action des différents gouvernements, Georgette Elgey et Jean-Marie Colombani décrivent les transformations de la France depuis 1958

LA CINQUIÈME, OU LA RÉPUBLIQUE DES PHRATRIES

de Georgette Elgey et Jean-Marie Colombani. Fayard, 408 p., 138 F (21,03 €).

Qui s'attendrait, sur la foi du titre, à trouver dans ce livre une description des clans qui se partagent le pouvoir sous la V^e République ou une explication de son histoire risquerait d'être déçu. L'idée a été inspirée aux auteurs par les similitudes qu'ils ont pensé discerner entre réseaux gaullistes et entourages miterrandiens, mais il n'y est plus fait dans le corps du livre que de furtives allusions. Au reste, l'existence de clans définit-elle bien le régime ? N'aurait-on pu en dire autant des Républiques précédentes ? Le plus intéressant serait d'analyser la façon dont l'intervention des phratries, qu'il ne faut pas confondre avec les couples de frères et sœurs, s'est articulée avec des institutions censées attribuer un rôle déterminant au suffrage populaire.

Laissons ce débat ; l'essentiel est ailleurs. Les auteurs ont entrepris de récapituler les quarante années de la V^e République : ils passent en revue les principaux aspects de l'action des gouvernements, et décrivent les transformations de la France depuis 1958. Comme tel, le livre mérite déjà attention. Plus encore par les réflexions qu'il suscite.

L'inventaire des changements confirme une vérité devenue évidente : dans ces quarante années, la France a connu la plus grande mutation de son histoire. Ce ne sont pas seulement les institutions ou la répartition de la population à la surface du territoire ou, encore, sa distribution professionnelle qui ont prodigieusement changé, mais aussi les esprits (on appréciera le

chapitre sur le mouvement des idées, qui n'était pourtant pas le plus facile à écrire) et les mœurs. A en juger par le titre choisi pour le chapitre sur l'évolution des comportements, la véritable révolution est, aux yeux des auteurs, celle qui a desserré les contraintes millénaires sur les mœurs et libéré la sexualité. Si le livre souligne ici ou là des échecs ou des demi-succès – une décentralisation arrêtée au milieu du gué, une politique européenne indécente –, le jugement d'ensemble est indéniablement positif : sous la V^e République – de son fait ? –, la France a rattrapé son retard et figure désormais – ou de nouveau – dans le peloton de tête. N'est-il pas surprenant, à y réfléchir, que ce petit pays, sans grandes ressources naturelles, se

René Rémond

trouve aujourd'hui au quatrième rang des puissances de la planète ? Il ne le doit pas uniquement à son histoire.

S'il est en tout cas une évidence, c'est que l'idée reçue qui veut que les Français soient rétifs à toute réforme et que le changement ne puisse s'opérer que par des révolutions est une idée fautive. Le livre fait apparaître pour ce qu'il est ce qu'on présente parfois comme un trait de la fameuse exception française : l'alibi des responsables pour leur manque de courage devant les initiatives indispensables. Car s'il est une période où ont été engagées de grandes réformes, c'est bien sous la V^e République.

Avec le recul se découvre, à travers les changements de présidents et les renversements de majorité, une continuité qui dessine une ligne plus fondamentale que les variations du discours politique. Pour l'enseignement, la volonté de démocratisation a inspiré toutes les réformes, du CES des débuts du gaullisme au collège unique de René Haby, du projet

affiché par Jean Pierre Chevènement de conduire 80 % d'une classe d'âge au niveau du baccalauréat et à la loi d'orientation de Lionel Jospin. De même pour la santé publique ou la protection sociale. L'association des noms de Malraux et de Jack Lang souligne la permanence d'une singularité française, l'intervention de l'Etat dans le secteur de la culture. A propos des relations avec l'Afrique, nos auteurs notent que l'arrivée de la gauche au pouvoir en 1981 n'a rien changé. C'est pour la construction européenne que la continuité est la plus manifeste ; il n'est pas inopportun de le souligner, au moment où la controverse sur le sujet rebondit et divise les gouvernements successifs, avec des majorités dissemblables, et même sous des régimes différents, la

France ne s'est jamais écartée du choix initial de la réconciliation avec l'ennemi de la veille. Les cinq présidents de la V^e République ont tous poursuivi la même politique. Qui pourrait dire qu'il n'y a pas une logique de l'action gouvernementale sous la V^e République ?

Mais cette continuité est-elle bien l'œuvre des gouvernements ? Ces transformations, les Français les ont-ils voulues ou simplement subies ? Et quelle fut la part de la volonté politique dans les réformes effectuées ? La question est capitale. Elle départage deux écoles : celle qui affirme le pouvoir de la volonté politique d'infléchir le cours des événements, celle qui est impressionnée par les contraintes auxquelles le politique doit se plier. La réponse n'est pas évidente. Ainsi, pour la modernisation de l'économie, nos auteurs disent que tous les gouvernements, de droite ou de gauche, l'ont accompagnée plus qu'ils ne l'ont conçue ou dirigée, mais aussi, un peu plus loin, que « tous les présidents et tous les gouvernements ont

tenté d'adapter l'économie à la mondialisation ». Alors ? Pour les mœurs, les politiques se seraient appliqués à conformer le droit à l'évolution des conduites. Mais même cette harmonisation suppose initiative. Que ces réformes aient dépendu pour partie de la décision politique, ce que le livre rapporte du rôle de Lucien Neuwirth, à l'origine de la légalisation de la contraception, montre qu'elle ne se serait pas faite en 1967 s'il n'avait réussi à convaincre le général de Gaulle. Sans doute l'aurait-elle été quelques années plus tard. Reste qu'un écart de quelques années c'est toute la différence entre l'histoire réelle et une histoire virtuelle. La responsabilité des transformations qui ont modernisé la France revient bien aux politiques.

Ce livre, qui donne à penser que le régime, à défaut d'avoir toujours voulu la mutation, y a néanmoins contribué pour une part qui n'est pas négligeable, débouche sur une conclusion qui ne semble pas s'inscrire dans la continuité : le moment serait venu d'abandonner l'institution présidentielle telle qu'elle a fonctionné depuis les débuts de la V^e République. L'idée est aujourd'hui dans l'air et tire argument de la cohabitation, mais elle ne laisse pas de surprendre, s'il est vrai que la fonction présidentielle a joué sa partie dans une modernisation tenue pour positive. A quoi je sais bien que les deux auteurs, qui ne connaissent pas moins bien l'histoire de la IV^e République que celle de la V^e, pourraient me répondre que la France n'a pas attendu de se doter de nouvelles institutions pour s'engager dans la voie du changement. Quel crédit, alors, accorder à l'action des politiques ? Peut-être est-ce une présomption que la volonté de modernisation a été le fait de la société tout entière.

Jean-Marie Colombani est directeur du « Monde »

Livraisons

● EDMOND PICARD, JURISCONSULTE DE RACE, de Foulek Ringelheim

Qui, en France, se souvient d'Edmond Picard (1836-1924), un des personnalités belges les plus célèbres en son temps ? Convaincu par la « science des races », cet éminent juriste fut aussi « le plus grand antisémite de son pays, le Drumont belge ». Le buste de ce personnage continue cependant de figurer en bonne place au palais de justice de Bruxelles. Cette renommée est d'autant plus étonnante que, à la différence de celle d'un Barrès, toute l'œuvre de cet écrivain médiocre et obsessionnel paraît se résumer à sa fureur antijuive, propagée quarante ans durant. Sa passion, qui dominait jusque sa conception du droit, ne l'empêcha pas d'être élu, en 1894, sénateur du Parti ouvrier belge, lequel attendra près de quinze ans pour le désavouer. Hanté par le « péril » qu'incarne à ses yeux « la race usurière et théaurisante », Picard stigmatisa déjà, lors d'un voyage au Maroc en 1887, la « saleté sémitique », notant, à propos des enfants juifs scolarisés à l'école française, qu'ils y apprennent « à bien marcher sur leurs pattes de derrière ». La fascination qu'a exercée sur ses contemporains celui qu'Auguste Rodin qualifiait d'« homme grand » et « bienfaisant » demeure une énigme. C'est qu'on croiserait chez les Picard, qui tenaient table ouverte, d'illustres visiteurs : Verlaine, Toulouse-Lautrec, Van Gogh... (Ed. Larcier, Louvain, diffusion LITEC, 141, rue de Javel, 75015 Paris, 122 p., 134 F [20,42 €]).

● LÉON BLOY. Journalisme et subversion, 1847-1917, de Michèle Fontana

On a trop vite fait d'enfermer Léon Bloy dans les origines glauques du journalisme réactionnaire. Polémiste, pamphlétaire, vitupérateur, certes, il le fut, et avec quelle violence, quels excès ! Sa pensée n'était cependant pas d'abord politique, mais spirituelle et mystique. C'est à la logique et à la stratégie de ce combat qu'est consacré l'essai de Michèle Fontana, qui étudie le journaliste pour mieux faire comprendre l'écrivain (Honoré Champion, 440 p., 410 F). Signalons également un autre essai, de Giovanni Dotoli, *Autobiographie de la douleur. Léon Bloy écrivain et critique* (Klincksieck, 374 p., 300 F [45,73 €]).

● PSYCHOPATHOLOGIE ET ÉPISTÉMOLOGIE, d'André Bourguignon Eminent psychiatre, André Bourguignon (1920-1996) était un humaniste passionné d'histoire et de biologie. Membre de l'Association psychanalytique de France (APF), il fut aussi le codirecteur de la nouvelle traduction controversée des œuvres de Freud en français (PUF). Les articles réunis ici par Odile Bourguignon, André Manus et Monique et Alain Rauzy mettent en lumière les orientations principales de sa pensée concernant notamment la neurobiologie, la métapsychologie freudienne et la question de la traduction. En guise d'introduction, on trouvera un intéressant commentaire du texte de Francis Bacon, *La Nouvelle Atlantide*, 1626 (PUF, 312 p. 148 F [22,56 €]).

E. Ro.

En défense de Pierre Bourdieu

Louis Pinto rappelle les concepts-clés de la pensée du sociologue

et invite à prendre la mesure de la « révolution symbolique » dont son œuvre est le vecteur

PIERRE BOURDIEU ET LA THÉORIE DU MONDE SOCIAL

de Louis Pinto.

Albin Michel, 264 p., 120 F (18,29 €).

Les controverses suscitées par les interventions publiques de Pierre Bourdieu ont quelquefois obscurci l'image de celui qui est aujourd'hui largement reconnu comme l'un des grands penseurs de la société contemporaine. Le mérite du livre de Louis Pinto est d'inviter ceux qui critiquent le sociologue à prendre la mesure de son œuvre. Pour Louis Pinto, le travail de Pierre Bourdieu représente « une révolution symbolique », comme on en rencontre de temps en temps en musique, en peinture, en philosophie, en physique ou... en sociologie.

La révolution de Pierre Bourdieu est, selon Louis Pinto, « cette manière nouvelle de voir le monde social qui accorde une fonction majeure aux structures symboliques ». L'éducation, la culture, la littérature, l'art, aujourd'hui les médias et, bien sûr, la politique, appartiennent à cet univers. Ce qui caractérise les « champs de production symbolique », ce n'est ni la logique de leur fonctionnement interne ni leur pure et simple instrumentation au service de la classe dominante, mais le fait que les « rapports de forces entre agents » ne s'y présentent que « dans la forme figurative et euphémisée de rapports de sens ». C'est cette volonté de surmonter les « fausses antinomies » – entre interprétation et explication, structure et histoire, liberté et déterminisme, individu et société ou, par-dessus tout, subjectivisme et objectivisme – qui donne à la sociologie de Bourdieu son originalité.

On n'entrera pas ici dans le dé-

tail de son œuvre, dont Louis Pinto rappelle quelques concepts-clés, en particulier ceux d'« habitus », de « champ », de « capital » : ces notions visent toutes à « convertir le regard » du sociologue pour lui permettre de mieux saisir cette « totalité complexe » qu'est l'« ordre du symbolique ». « Faire le pari que l'on peut ne pas séparer dans l'analyse le sens et la violence, la connaissance et la politique », écrit Louis Pinto, tel est le principe même de cette science du symbolique suggérée par Pierre Bourdieu. » Entreprise ambitieuse, ajoute l'auteur : pour Bourdieu, « la sociologie est, en droit, une science au même titre que la physique » car « le monde social est connaissable comme l'est le monde

physique ». Certes l'approche scientifique n'est pas la seule possible : Pierre Bourdieu reconnaît que « l'œuvre littéraire peut parfois dire plus, même sur le monde social, que nombre d'écrits à prétention scientifique » (ce qui n'est pas le cas, apparemment, de ces autres activités concurrentes que sont le journalisme et l'essayisme, deux de ses cibles favorites). Reste que la démarche scientifique garantit « une connaissance explicite et systématique ».

Qu'on n'attende pas de Louis Pinto une analyse critique. Ce n'est pas son propos. Il soutient non seulement toutes les positions théoriques du sociologue, mais aussi tous ses choix politiques. C'est la partie la moins

convaincante du livre. Autant la présentation raisonnée de l'œuvre sociologique de Pierre Bourdieu, dans les cinq premiers chapitres, est riche, éclairante, stimulante, autant la défense et illustration de ses engagements politiques, dans le sixième chapitre, déçoit par son ton polémique (seuls les sociologues saisissent les « enjeux réels », les autres, « intellectuels de parodie », se contentent de « clichés pour news magazines ») et ses énoncés en langue de bois. Le combat politique tend alors à se substituer à la réflexion théorique. Les simplifications qu'appelle le premier ne sauraient toutefois faire oublier les apports précieux de la seconde.

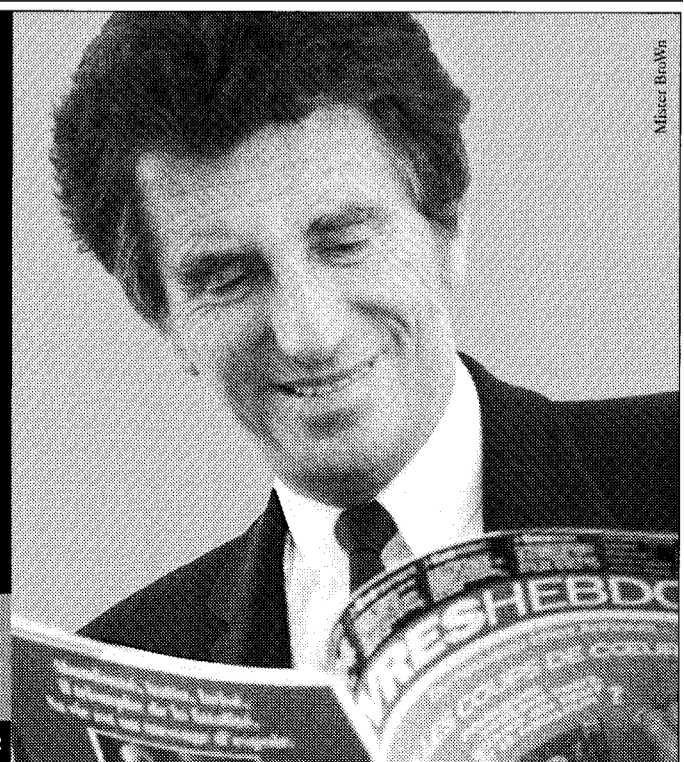
Thomas Ferenczi

Attacher
aux livres

un prix unique
incite à vouloir
les connaître
tous.

LIVRESHEBDO
CHAQUE SEMAINE

Uniquement sur abonnement au 01 44 41 28 62



À LA LIBRAIRIE LE DIVAN

203, rue de la Convention, Paris 15^e

rencontre - signature avec

CLAUDE LEFORT
pour

La complication

(Éd. Fayard)

samedi 6 mars à 18h.

PHILIPPE CAUBÈRE
pour

*Les carnets
d'un jeune homme*

(Éd. Denoël)

mercredi 10 mars à 20h.

L'ÉDITION
FRANÇAISE

● **Chiffres de l'édition pour 1998.** Selon le magazine professionnel *Livres-Hebdo*, 250 éditeurs ont publié 75 % de la production, qui a globalement augmenté de 15,2 % en 1998. En tête, les groupes Havas (+14,1 %), Hachette Livre (+9 %), Flammarion (+12,3 %), Gallimard (+14,3 %, dont 20,7 % pour Gallimard Jeunesse), L'Harmattan, Albin Michel et les PUF ont publié 36,3 % des nouveautés et nouvelles éditions en 1998 contre 38 % en 1997. Ce sont les éditeurs spécialisés qui contribuent le plus à cette augmentation en volume (+24,2 % pour Ellipses ; +26,7 % pour Milan) alors que la prudence semble être de mise pour les maisons de littérature générale. Si l'on excepte les cas des éditions du Rocher (+26,7 %) et d'Odile Jacob (+38,4 %), la production, qui augmente légèrement chez Grasset et Stock, reste stable chez J.-C. Lattès alors qu'elle baisse de 9,7 % chez Calmann-Lévy.

En revanche, le poche poursuit son expansion. Si le Livre de poche (groupe Hachette) se distingue par la stabilité de sa production (316 nouveautés en 1998 contre 323 en 1993), Pocket a enregistré une hausse de 30 % et J'ai lu de 21,5 %.

● **L'Atalante fête ses 10 ans.** Créées fin 1988 par Pierre Michaut, sous l'enseigne de la librairie qu'il avait fondée à Nantes en 1979, les éditions de L'Atalante représentent désormais 85 % du chiffre d'affaires global de l'entreprise - qui se monte à 5,5 millions de francs (838 470 €). L'Atalante - dont le catalogue compte plus de cent-soixante-quinze titres - est distribuée par Harmonia Mundi depuis un an. Aujourd'hui la maison d'édition publie une trentaine de livres chaque année, dont certains, comme ceux de Pierre Bordage, Orson Scott Card, Michael Moorcock et Terry Pratchett, ont dépassé les dix mille exemplaires vendus. Si la collection « Bibliothèque de la chamaille », consacrée au théâtre, doit, avec l'aide de Serge Valletti, se développer dans l'année, d'autres projets de diversification sont également à l'étude. Et comme un anniversaire ne se fête pas sans cadeau, la maison d'édition offre à tout acheteur de deux volumes de son fonds un recueil hors commerce de dix nouvelles inédites, *Dix ans L'Atalante*, avec les signatures notamment de Stéphanie Benson, Gilles Servat et Marc Villard.

● **Nouvelle collection à L'Olivier.** Olivier Cohen lance la collection « Marges », sous-titrée « L'autre littérature ». Le directeur des éditions de L'Olivier explique que les auteurs publiés dans cette série ne relèvent ni « d'un genre défini ni d'aucun mouvement, courant ou école identifiable », et qu'ils explorent des territoires situés « à la frontière du réel et de l'imaginaire, du normal et du pathologique, du possible et de l'impossible ». En les regroupant, il souhaite « prendre la mesure de leur existence dans la fiction contemporaine ». A raison de quatre à cinq titres par an, les trois premières livraisons (8 avril) sont : *Ecstasy*, d'Irvine Welsh, *L'Œil du lézard*, de Richard Hell, et *Bad City Blues*, de Tim Willocks.

● **Diffusion.** L'éditeur indépendant Hoëbeke confiera, à partir du 1^{er} mai, sa diffusion-distribution aux éditions du Seuil. Publiant 20 à 25 titres par an pour un chiffre d'affaires de 15 à 17 millions de francs (2 286 735 à 2 591 633 €), les éditions Hoëbeke étaient chez Flammarion depuis 1992.

RECTIFICATIF

● Contrairement à ce qui était affirmé dans le dossier sur la biographie, dans « Le Monde des livres » du 19 février, le livre de l'historien Bernard Guénée, *Entre l'Eglise et l'Etat*, n'a pas paru chez Fayard, mais dans la « Bibliothèque des Histoires » de Gallimard.

Ecrire l'intime

A Tours, l'autobiographie a été le thème des rencontres de la septième édition des « Ambassades » organisée dans la région Centre

Soutenir la création littéraire de qualité, trop écartée des circuits commerciaux, et favoriser sa diffusion : telle est l'ambition des Ambassades organisées une fois l'an dans la région Centre (1). Pour la septième fois, le centre régional du livre implanté à Vendôme convie des écrivains à rencontrer le public aussi bien dans les librairies, les bibliothèques et les lycées que dans les cafés, les hôpitaux ou les prisons. Après les thèmes de la mémoire, de l'originalité, des poètes et des traducteurs, le colloque de Tours vient de traiter la littérature intime en deux tables rondes animées par Thierry Guichard, responsable du magazine *Le Matricule des anges*.

Michel Leiris, l'une des références majeures de la littérature autobiographique moderne, affirmait que l'autobiographie n'est pas un jeu esthétique mais une mise à nu. « Je ne peux écrire que ce que j'ai d'abord vécu et ressenti, donc à la première personne », avoue Jacques Borel, Prix Goncourt 1965 avec *L'Adoration*. Il revit alors le passé avec une intensité redoublée par l'écriture. « Oui, l'autobiographie est aujourd'hui le dernier des écrivains engagés », surenchérit Yves Charnet, pour qui l'acte de

jeter sa vie dans les mots transforme l'expression en une expérience unique. La vie est invivable, clame comme beaucoup ce spécialiste de Baudelaire, qui voit dans l'intime « la poésie dans la prose ». Cet intime, pour lui, « articule l'expérience, lève des censures et peut même aider les autres ». « La seule affaire, c'est soi-même et la recherche de son identité », s'écrit Camille Laurens. Même dans un texte comme *Philippe* (POL, 1995), racontant la mort de son bébé deux heures après l'accouchement, son « je » reste un masque. « Le roman, dit-elle, doit partir du pronom personnel pour atteindre l'essence humaine. » L'important pour elle, « c'est le voyage avec les mots qui sont souvent très profonds ».

Tout au contraire, Jean-Benoît Puech, écrivain et professeur à Orléans, estime que l'intime ne se publie pas sinon il perd son caractère propre. Il fait remarquer que le *Journal* de Kafka est un chef-d'œuvre mais qu'il n'était pas intentionnellement destiné au public.

Quand il entend le mot autobiographie, le poète et romancier tourangeau Marc Petit sort son revolver. « La littérature est devenue une collection de souffrances des victimes. Pour moi, la

phrase impossible est celle qui commence par « je ». » Se disant fictionniste maximaliste, il préfère écrire des histoires qui donneront un sens à la réalité, même si c'est de façon provisoire. Dans ses romans, le « je » n'est pas lui mais un double s'éveillant dans son ombre ou un être sans reflet qui n'est pas lui mais « sa » vérité. Engagé dans « la nouvelle fiction », Marc Petit fait la part belle à l'imaginaire, au mythe et au merveilleux. « *Ecrire avec son ego*, dit-il, cela fait de la mauvaise littérature. »

L'autofiction, façon Doubrovsky ou Guibert, il n'aime pas : « Le mélange de la fiction et de la réalité peut devenir dangereux. La morale est plus importante que la littérature et on ne doit pas désespérer les gens. » Les participants au colloque de Tours, enquêteurs sur eux-mêmes, sont au moins tombés d'accord pour dire que la vérité de l'être est surtout dans son itinéraire.

Alexis Boddart

(1) Les Ambassades se poursuivent jusqu'au 13 mars dans divers lieux. Les salles d'art et d'essai Les Studios de Tours sont associées pour la première fois avec comme thème l'autobiographie au cinéma. Renseignements : 02-54-72-27-49

Pierre-Henri Simon, « l'engagé »

Certes, Pierre-Henri Simon appartient à un monde intellectuel qui n'a pas survécu à ce dernier quart du siècle, et on ne lit plus guère les livres de ce professeur et académicien français. Cependant, il serait injuste de le reléguer, sans autre examen, dans un passé qui n'aurait plus rien à nous dire. Le colloque qui s'est tenu à Rome en décembre 1996 (1), et dont les actes sont publiés aujourd'hui (2), donne une image précise de cette figure dont René Rémond rappelle la place importante qu'elle occupa des années 30 à la guerre d'Algérie ; place que lui reconnaissent d'ailleurs les historiens contemporains.

Il faut bien sûr d'abord rappeler, ici, que Pierre-Henri Simon fut, de 1961 à sa mort, en 1972, le feuilletonniste littéraire du *Monde*. Même si, gardien d'une certaine idée et tradition de la littérature, il se montra méfiant à l'égard des « modernes », il exerça son magistère critique avec conscience : « Je suis plutôt dans le mouvement progressif des idées et des lettres, l'homme du coffre et de la boussole que celui du forage et de la dynamite », écrivait-il lucidement en novembre 1966, au moment où il était élu à l'Académie française au fauteuil de Daniel-Rops, dans un article sur « la fonction du critique ». En fait, l'ancien normalien et agrégé de lettres concevait ce travail hebdomadaire comme un prolongement de son activité professorale. A Gand, et surtout à Fribourg (Suisse), c'est encore une responsabilité morale, pour lui at-

tachée à la littérature, qu'il assumait auprès de ses étudiants.

François Mauriac, qui l'estimait, voyait en lui un homme pour qui écrire est un acte. Et l'expression de René Rémond, « écrivain engagé », est juste, si l'on accepte de la prendre dans un sens plus civique et moral que strictement politique : ses livres, des *Catholiques*, *la politique et l'argent* (1936) à *Contre la torture* (1957) et *Portrait d'un officier* (1958), témoignent de cet engagement chrétien en même temps qu'humaniste. Journaliste de conviction (Jean-Claude Petit rappelle ses liens avec Hubert Beuve-Méry et Georges Hourdin), catholique progressiste, plus influencé par le personnelisme d'Emmanuel Mounier que par le thomisme de Maritain (Michel Fourcade), il pouvait écrire : « J'essaie seulement d'accorder, dans une orthodoxie et une pratique loyale, mon appartenance à l'Eglise avec la vision du monde, les doutes, les problèmes, les angoisses et les espoirs d'un homme du XX^e siècle. » Il est bon de pouvoir relire aujourd'hui ce texte, *Contre la torture*, qui porte cette angoisse et tente de la convertir en enseignement. Cette idée de la dignité de l'homme n'est pas menacée, elle, par le vieillissement.

P.K.

(1) « Le Monde des livres » du 31 janvier 1997.

(2) « Pierre-Henri Simon », actes du colloque de Rome, sous la direction de Jacotte Lucet et Thérèse Boespflug, suivi de *Contre la torture* (Cerf, 170 p., 130 F).

AGENDA

● **DU 10 MARS AU 2 JUIN. FEMMES.** A Paris, l'Association des historiens propose un cycle de neuf conférences sous la direction de Michelle Perrot sur le thème : « Histoire des femmes : statut, rôle, représentation, interdits et tabous à travers les civilisations » (à 19 heures, chaque mercredi, à la Maison de l'Europe, 35, rue des Francs-Bourgeois, 75004 Paris, inscriptions au 01-48-75-13-16).

● **LE 11 MARS. HUGUENIN.** A Paris, le centre de recherches sur la création poétique de l'Ecole normale supérieure de Fontenay - Saint-Cloud rend un hommage à Jean-René Huguenin (à 17 h 30, ENS, 31, avenue Lombard, 92266 Fontenay-aux-Roses).

● **DU 11 AU 14 MARS. BD.** A Bastia, le centre culturel Una Volta organise de nombreuses expositions

pour les VI^es Rencontres de la bande dessinée (Arcades du théâtre, rue César-Campinchi, 20200 Bastia, tél. : 04-95-32-68-92).

● **DU 11 AU 21 MARS. IMAGINAIRE.** A Bruxelles, le premier

festival international du livre de l'imaginaire - Imaginaire 99 -, sera l'occasion de tables rondes avec de nombreux écrivains. (Rens. : La maison du livre, tél. : [32] 2-543-12-20).

Les « Belles étrangères » hissent le drapeau belge

Il est parfois plus délicat d'inviter chez soi le voisin d'à côté que d'accueillir un étranger venu de très loin. En projetant de recevoir nos amis belges, les responsables des « Belles étrangères » n'imaginaient pas les trésors de diplomatie nécessaires à l'organisation d'une entreprise apparemment simple : faire venir, du 3 au 13 mai, une quinzaine de romanciers, de poètes ou d'essayistes belges. Depuis trente ans, les « Belles étrangères », initiative conjointe du ministère des affaires étrangères et du Centre national du livre, invitent des écrivains d'un autre pays à venir faire connaître leur œuvre et, au-delà, la culture de leur nation. Un périple à travers les bibliothèques, les lycées et les librairies d'une douzaine de villes de l'Hexagone ; un peu comme une tournée de cirque au cours de laquelle les représentants jugés les plus éminents (ou les plus dignes d'être découverts par le public français) de la littérature d'une nation rencontrent des lecteurs intéressés par ce qui vient d'ailleurs.

La mise sur pied de l'édition belge des « Belles étrangères » s'est donc révélée ardue en comparaison des éditions précédentes consacrées à l'Albanie,

l'Amérique centrale ou la Palestine. Car la littérature belge n'existe pas : il existe des écrivains francophones, néerlandophones, et quelques germanophones dans un pays en train de se défaire et dont l'espace culturel est divisé par les langues et les tropismes naturels vers les grands voisins, la France et les Pays-Bas. Le fait que beaucoup d'écrivains d'origine belge, dans le passé comme dans le présent, aient été consacrés par Paris, et n'attachent que peu d'importance à leur origine, constitue un élément de brouillage supplémentaire.

Il fallait une initiative française pour que se réalise ce qui est quasi impossible en Belgique : l'apparition simultanée et solidaire de créateurs qui vivent dans des mondes isolés, voire hostiles, bien que proches. Huit francophones, certains déjà reconnus en France comme Jacqueline Harpman ou Pierre Mertens, et huit Flamands, que l'on va découvrir (peut-être Hugo Claus, a priori réticent, se joindra-t-il au groupe) parcourront donc nos terroirs avec leurs textes du Plat Pays. Ils feront, à cette occasion, connaissance les uns des autres. C'est cela, la Belgique.

Luc Rosenzweig

AVIS D'APPEL PUBLIC
À LA CONCURRENCE

DÉNOMINATION ET ADRESSE DE LA COLLECTIVITÉ PASSANT LE MARCHÉ :

Conseil Général du Var
390, avenue des Lices - BP 1303 - 83076 TOULON CEDEX
Tél. : 04.94.18.60.60 - Fax : 04.94.18.61.79.

MODE DE PASSATION :

Appel d'offres sur performances.

OBJET DU MARCHÉ :

AFFAIRE : 99S0036
Organisation des Fêtes du Livre Départementales 1999, 2000, 2001. L'organisation de ces manifestations comprend l'établissement des projets et leur exécution. Chacun de ces événements devra avoir un rayonnement régional et national.

Il sera passé un marché fractionné à tranches conditionnelles :

- tranche ferme : fête du livre 1999
 - tranche conditionnelle 1 : fête du livre 2000
 - tranche conditionnelle 2 : fête du livre 2001
- date prévisionnelle de la fête du livre 1999 : novembre 1999
Durée de validité du marché : 3 an(s).

DÉPÔT DES CANDIDATURES SOUS RÉFÉRENCE 99S0036 :

R A R ou dépôt

Adresse de réception :
Conseil Général du VAR - Service des Marchés Bureau 129
390, avenue des Lices - BP 1303 - 83076 TOULON CEDEX

Adresse de dépôt : Service des Marchés bureau 129

Peuvent-elles être rédigées en langue étrangère : NON

Nombre maximal de candidatures retenues : 5

Une prime de 40.000 F sera attribuée à chaque candidat ayant remis une prestation jugée satisfaisante

Délai d'engagement (en jours) : 90

Date limite de remise des dossiers de candidatures : Mercredi 24 Mars 1999 à 16h00.

JUSTIFICATIFS ET PIÈCES À FOURNIR :

JUSTIFICATIONS À PRODUIRE PAR LES ENTREPRISES CANDIDATES, SOIT EN TANT QU'ENTREPRISE GÉNÉRALE, SOIT EN TANT QUE MEMBRE D'UN GROUPEMENT :

- DÉCLARATION DU CANDIDAT (ancien modèle ou nouveau imprimé DC4, DC5E ou DC5F et DC6).

- Références en matière d'organisation d'événements d'envergure régionale ou nationale, notamment dans le domaine littéraire et pour le compte de collectivités publiques.

- JUSTIFICATIFS PRÉVUS PAR APPLICATION DES ARTICLES 49, 50, 52, 53, 54 et 55 DU CODE DES MARCHÉS PUBLICS.

- une attestation sur l'honneur que le candidat n'a pas fait l'objet, au cours des cinq dernières années d'une condamnation inscrite au bulletin n° 2 du casier judiciaire pour les infractions visées aux articles L 324-9, L 324-10, L 341-6, L 125-1 et L 125-3 du code du travail.

Les candidats peuvent produire une copie « attestée conforme » en original, de l'état annuel des certificats reçus - page 3/3 imprimé DC7 - délivré par le Trésorier Général ou le Receveur Général des Finances.

Le défaut de production de ces justifications entraînera le rejet de l'offre du candidat.

CRITÈRES DE SÉLECTION DES CANDIDATURES :

- expérience en matière d'organisation d'événements d'envergure régionale et nationale notamment dans le domaine littéraire et pour le compte de collectivités publiques, au vu du dossier de références fourni par le candidat.

Forme juridique du groupement attributaire : Le marché sera attribué à un titulaire unique ou à un groupement d'entreprises solidaires.

Mode de règlement : Virement bancaire (Mandat administratif).

RENSEIGNEMENTS COMPLÉMENTAIRES :

Renseignements Administratifs : Mme MARY service des Marchés : 04.94.18.61.30.

DATE D'ENVOI DE L'AVIS D'APPEL PUBLIC À LA CONCURRENCE :

Vendredi 12 Février 1999.

ÉTUDES

MARS 99 **Le patronat en quête d'identité**
Le n° : 60 F Jean DUBOIS
144 pages **Michel de Certeau.**
36 15 SJ*ETUDES **La Fable mystique**
(2,23 F/mn) Guy PETITDEMANGE

ETUDES - 14, rue d'Assas - 75006 PARIS - Tél. : 01 44 39 48 48

19^e Salon du Livre

Livres - Revues - Multimédia le Québec à l'honneur

19-24 mars 1999

Paris expo • Porte de Versailles • Hall 1

Journées grand public
du vendredi 19 au mercredi 24 mars de 10h à 19h
Nocturne : mardi 23 mars jusqu'à 22h

Journée professionnelle
Lundi 22 mars de 9h30 à 19h

Prix d'entrée : 30 Frs

Entrée gratuite pour les libraires, bibliothécaires, les enfants de moins de 12 ans et les groupes scolaires accompagnés.

Les temps forts...
• Forum des auteurs
• Café littéraire
• Espace sciences
• Espace jeunes
• Espace BD
• Livres anciens & modernes de collection - Bibliophilie

• Espace Multimédia
• Espace revues
• Pavillon Québec
• Espace régions
• Carré des arts
• Le Petit Théâtre

Renseignements : 08 36 68 00 51 (du 11 au 21 mars 1999)
<http://salondulivre.reed-oip.fr>

Le programme exhaustif de 48 pages - les dédicaces, les auteurs, les conférences - se trouve dans *Télérama* PARIS en kiosque le 17 mars 1999.

Le Salon du Livre est organisé par OIP (Union des Libraires) - Reed-OIP - 11, rue du Colonel Pierre Avia - BP 571 - 75126 Paris Cedex 15